MONTREAL, MARS, 1955

le FILM

DIX CENTS

Les dernières nouvelles de Hollywood et de Paris
Radio et TV canadiennes – Un roman complet

MARI ALDON n'est pas seulement une experte patineuse, c'est une jeune artiste qui semble assurée d'un brillant avenir.

le FILM

MONTREAL,
MARS 1955
36e année No 8

10 cents

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

LE SAMEDI
LA REVUE POPULAIRE
LE FILM

975 - 985 DE BULLION
Tél.: PLateau 9638*

GEORGES POIRIER
Président

GEORGES POIRIER, fils
Vice-président

Rédacteur en chef :
MARC LEBLANC

Chef de la publicité :
CHARLES SAURIOL

Correspondante à Hollywood:
LOUISE GILBERT-SAUVAGE

•

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.

Entered at the Post Office of St. Albans, Vt., as second class matter under Act of March 1879.

•

ABONNEMENT

Canada et Etats-Unis

1 an $1.00
2 ans $1.50

DANS LES COULISSES DU CINÉMA

La comédie musicale *A Star is Born* marque le retour de Judy Garland, que nous n'avions pas vue à l'écran depuis *Summer Stock*, il y a trois ans. Ce film est dirigé par George Cukor et la distribution comprend James Mason, Jack Carson et Charles Bickford. La plupart des scènes ont été tournées à Hollywood • • • Les 4,000 costumes du film *Napoléon* ont été assurés par Marengo et il a fallu 8 wagons pour les transporter sur le plateau dénudé de Caussol, près de Grasse, où ont été filmées les grandes batailles de l'Empire • • • Natalie Wood, qui jouait jadis des rôles d'enfants est maintenant une jolie actrice de 17 ans et décrochera probablement un rôle dans *Strange Lady in Town*, aux côtés de Greer Garson. C'est un film Warner Brothers • • • Audrey Hepburn et Mel Ferrer ont abrité leur lune de miel, près de Rome, dans la villa « San Antonio », la même qu'avait louée Gregory Peck lorsqu'il tournait *Vacances Romaines*. Hollywood doit offrir à Audrey en cadeau de mariage un contrat sans exemple dans le cinéma : 300,000 dollars pour son troisième rôle • • • Greer Garson, l'actrice qui a reçu le plus d'honneur dans sa carrière, a réalisé au Texas, où son mari exploite des puits d'huile, le rêve de son enfance : une jolie maison style anglais, avec une ferme où elle fait de l'élevage. Son contrat de 15 ans, signé en 1948, lui assure plus de 100,000 dollars par année • • • Yvonne Printemps et Pierre Fresnay, couple magique des *Trois Valses* ont joué de nouveau ensemble au théâtre de la Michodière, cette fois dans *Voici le jour* de Jean Lasserre. Printemps et Fresnay ont débuté à 13 et 16 ans. Depuis, ils ont, à eux deux, joué 168 pièces et tourné 52 films • • • *Athena*, une comédie musicale de Metro-Goldwyn-Mayer, est une satire burlesque des différents cultes en Californie, surtout celui des végétariens et des amateurs de culture physique. Le rôle du grand-père est tenu par Louis Calhern dont les sept petites-filles ont des noms de déesses grecques, vendent du jus d'épinards dans le jour et organisent des danses dans les bosquets. La distribution comprend Jane Powell (Athénée), Linda Christian (Minerve), Edmund Purdom et Vic Damone • • • Pour filmer les grandes batailles de *Napoléon*, Sacha Guitry est devenu le général en chef d'une armée de 3,000 hommes et de 27 officiers. Depuis six mois, tous les costumiers français étaient occupés à confectionner les 4,000 uniformes nécessaires à la plus grande reconstitution historique réalisée par les cinémas français. Les Anglais avaient fourni les habits rouges de l'armée de Wellington. Les grenadiers de la Garde Impériale qui entourent Napoléon sont 600 tirailleurs sénégalais de Fréjus, mais à l'écran on ne s'apercevra pas qu'ils sont noirs • • • Alec Guinness est un acteur populaire des deux côtés de l'Atlantique. Dans son dernier film, adapté d'un roman de G. K. Chesterton, il joue le rôle de *Father Brown*, un prêtre qui cherche, non seulement à éviter la prison à ses ouailles, mais à les mettre sur le chemin du ciel. Peter Finch et Joan Greenwood jouent aux côtés d'Alec Guinness dans ce film intitulé *The Detective* • • • Elizabeth Taylor va tourner *The Wilder Chores of Life*, adapté d'un roman nouveau. Elle incarnera une aristocrate française de la Martinique, Aimée de Rivery, qui devint Sultane pour les beaux yeux d'un prince d'Orient. • • • Le film *Vera Cruz* nous présente Gary Cooper et Burt Lancaster, deux soldats de fortune prêts à vendre leurs services au plus offrant durant la guerre du Mexique. Ils s'enrôlent sous la bannière de l'empereur Maximilien et servent d'escorte à une comtesse française, Denise Darcel • • • Michèle Morgan a tourné avec Pierre Brasseur, dans l'extrême sud marocain, le film de Yves Allégret : *Oasis*. Elle a profité des loisirs que lui ont laissés les prises de vues pour écrire ses *Mémoires*. Elle incarnera bientôt la Montespan, dans le film *L'Affaire des poisons* • • • *The Country Girl* nous montre Bing Crosby sous un nouvel aspect. L'étoile de tant de films personnifie ici un ancien chanteur de comédie musicale auquel personne n'ose confier un rôle parce qu'il abuse de la boisson. La distribution comprend Grace Kelly, William Holden et Anthony Ross.

LOUIS CALHERN, que nous avions trouvé excellent dans *Executive Suite*, nous est revenu dans *Athena* où il joue le rôle d'un grand-père.

La découverte de l'année 1954

Eva Marie Saint

par Louise Gilbert-Sauvage

En 1954, la découverte la plus sensationnelle, au cinéma, fut peut-être celle de cette nouvelle personnalité que nous avons vue dans le rôle de Edie de *On the Waterfront*. Eva Marie Saint est l'une des actrices qui gagnent le plus à être mieux connues. Dans le livre de sa vie, tous les chapitres peuvent s'offrir à la lecture, car comme tous ceux qui ne recherchent pas exagérément la publicité, la signature est celle du réel mérite.

Hollywood ne connaît pas, ou à peine cette jeune actrice, bien qu'elle y soit venue une couple de fois avant le rôle qu'elle y accepta presque par accident. C'est à son dernier voyage que j'ai eu le plaisir de la rencontrer et de causer pendant quelques instants avec elle, au milieu d'une réception qui ne sembla pas la déranger. Lorsqu'elle converse avec vous, il n'y a plus pour elle en ce moment, que le sujet qui l'occupe.

Cependant, cette nouvelle venue à l'écran n'était pas étrangère au théâtre, car elle avait eu des rôles à la télévision, et surtout, à Broadway. Dans *The Trip to Bountiful*, les critiques de New-York, reconnus difficiles, la portèrent aux nues et non sans motifs : « interprétation sympathique, chaude, au point ». On la trouva touchante et sensiblement belle. Ici, le producer Eagle dit qu'elle est une jeune « Marlene Dietrich ». Moi, je me contente de croire qu'elle est beaucoup mieux, et je ne suis pas la seule. En fait, sa personnalité est très attachante : réservée sans trop de timidité, simple, sans être terne, et jolie, sans être une beauté.

Eva Marie, qui attend la naissance de son premier enfant au début d'avril se maria en 1951, avec Jeffery Hayden, jeune directeur de télévision. Tous deux se sont depuis appliqués, et avec un beau succès, à faire de leur nouvelle résidence, un lieu où, paraît-il, l'art s'associe agréablement au confort traditionnel et moderne.

De son rôle à Hollywood, elle dit : « Je sais que l'on m'a gâtée, car j'ai interprété un rôle que j'aimais d'un scénario très intéressant et bien fait ».

Ses goûts sont accentués pour la musique et la littérature classiques. Elle a joué dans plusieurs troupes de théâtre, au cours des dernières années.

Lorsque j'étais au collège, je ne me destinais à rien autre qu'à l'enseignement ; mais l'insistance que l'on mit un jour à m'offrir un rôle dans une pièce dramatique où je devais être vedette, me décida. J'acceptai, et je reconnus que je devrais continuer.

Etudiante, on la considérait déjà comme l'étoile de toutes les pièces que l'on montait au collège. Il lui arriva de recevoir sept gerbes de fleurs, le même soir.

Mais, après ses études, comme elle n'avait pas à s'inquiéter du lendemain, elle mit quelque temps avant de songer à prendre une situation en qualité de jeune guide à un poste de télévision, N.B.C. New-York.

Bien qu'elle soit pratiquement nouvelle à la télévision, et à la radio, elle fut de plusieurs romans radiophoniques dont : *Young Doctor Malone, One Man's Family*, dont elle interpréta le rôle de Claudia. Elle fut en plus l'étoile de presque tous les programmes dramatiques de *Robert Montgomery Presents : Studio One, Philco Playhouse, The Web, The ABC Album*, etc.

Bien qu'on lui ait offert plusieurs rôles à l'écran, miss Saint dit qu'elle désire continuer à acquérir de l'expérience sur la scène new-yorkaise. « Et puis, lorsqu'il s'agira d'accepter quelque chose sur la côte de l'Ouest, j'espère bien que je pourrai me trouver en compagnie de mon mari. Je crois, et l'expérience des autres actrices en est une garantie, que les couples mariés ne gagnent rien aux longues séparations. Pour le moment, ma vie doit se continuer à New-York ».

Une des qualités qui frappe chez Eva Marie Saint, c'est que sa rayon-

[*Lire la suite page* 33]

La nouvelle étoile du cinéma américain, EVA MARIE SAINT.

EVA MARIE SAINT reçoit un gentil visiteur, dans les studios Columbia, alors qu'elle tournait *On the Waterfront*.

La ville de Paris, marraine de nombreux films

par CECILE LEMIEUX

Les statisticiens portent leur curiosité sur les domaines les plus divers et les plus inattendus. Ne voilà-t-il pas que l'un d'eux s'est avisé de faire un relevé des mots qui figurent le plus souvent dans les titres de films tournés depuis une dizaine d'années.

Au premier abord, on se dit que le substantif *amour* doit se classer en tête de la liste. C'est une erreur, car le mot *femme* a, paraît-il, été employé plus de quatre-vingts fois. Rappelez-vous : *Woman in the Window*, avec Joan Bennett et Edward Robinson ; *A Woman's Vengeance*, avec Charles Boyer et Ann Blyth ; *Mademoiselle, ma femme, Prison de femmes, Woman's World*, et tant d'autres encore.

Quant à *amour*, il se place au second rang : *Amour, délices et orgues*, l'*Age de l'amour*, *The Story of Three Loves*, *So This is Love*, une biographie filmée de Grace Moore.

Homme vient ensuite : *The Man Who Came to Dinner*, personnifié par Monty Wooly ; *The Man on the Eiffel Tower*, avec Charles Laughton ; *The Third Man*, mettant en vedette Joseph Cotten et *Trois hommes vont mourir*, avec Michel Auclair.

Remarquons à ce propos que les chiffres *deux* et *trois* figurent souvent dans les titres. Il y a aussi les appellations *monsieur* et *madame* qui sont très usitées : *Mr. Belvedere Goes to College*, avec Clifton Webb ; *Monsieur Vincent* et *Monsieur Fabre*, avec Pierre Fresnay dans les rôles-titres ; plus récemment, *les Vacances de M. Hulot*, *l'Etrange aventure de monsieur Bard*, avec Michel Simon ; *Monsieur Ripois et la Némésis*, avec Gérard Philipe. Rappelons aussi : *The Lady Vanishes*, avec Margaret Lockwood ; *Kind Lady*, avec Ethel Barrymore ; *When Ladies Meet*, un film dont on a donné plusieurs versions, et l'an passé, *Madame de...* dont les vedettes sont Danielle Darrieux et Charles Boyer.

Les autres substantifs qu'on retrouve le plus fréquemment dans les titres de films sont *maison, ciel et nuit* : *Mr. Blandings Builds à Dream House*, la *Maison Bonadieu*, *The House on 92nd Street ; Heaven Can Wait, All This and Heaven Too, Leave Her to Heaven, Ecrit dans le ciel ; Decameron Nights*, la *Nuit est mon royaume*, *Night People.*

Quant aux noms de lieux, il est de toute évidence que c'est la ville de Paris qui a été la marraine le plus souvent mise à contribution pour le choix des titres. On compte au moins une vingtaine de films qui sont les filleuls de la Ville Lumière. Les mieux connus sont : *Paris chante toujours*, avec Luis Mariano, et *An American in Paris*, avec Gene Kelly et Leslie Caron. Les derniers en date sont : l'*Air de Paris*, une histoire de boxeur, avec Jean Gabin et Arletty ; *The Last Time I Saw Paris*, un drame émouvant qui se déroule après la libération de Paris, avec Elizabeth Taylor, Van Johnson, Donna Reed et Walter Pidgeon ; *So This is Paris*, avec Tony Curtis, Gloria de Haven, Gene Nelson et Corinne Calvet, un film que nous verrons sous peu ; *Boulevard in Paris*, avec Steve Forrest et Anne Baxter.

EVA GABOR, WALTER PIDGEON, DONNA REED, VAN JOHNSON et ELIZABETH TAYLOR photographiés au pied de la Tour Eiffel, pendant le tournage du film, *The Last Time I Saw Paris*.

Bonaparte acclamé par ses soldats, après la victoire de Toulon.

Où et comment Sacha Guitry a tourné NAPOLÉON

SACHA GUITRY a tourné pendant plusieurs semaines sur la Côte d'Azur les extérieurs de son film *Napoléon*, qui relate toute l'histoire de l'empereur depuis sa naissance jusqu'au retour des cendres aux Invalides.

Les scènes du siège de Toulon ont été enregistrées au Fort-Carré d'Antibes sur lequel furent installées de vieilles pièces de canon. Le retour de l'Ile d'Elbe qui eut lieu à Golfe-Juan a été transferré au Cap Ferrat, plus conforme à ce qu'était alors la plage aujourd'hui trop fréquentée.

Pour filmer les grandes batailles de l'Empire, Sacha Guitry est devenu, sur le plateau dénudé de Caussol, à 8 milles de Grasse, le général en chef d'une armée de 3,000 hommes et de 27 officiers. Toutes les garnisons de la région étaient venues se mettre sous ses ordres. Depuis six mois, tous les costumiers français étaient occupés à confectionner les 4,000 uniformes nécessaires à la plus grande reconstitution historique réalisée par le cinéma français. Les Anglais avaient fourni les habits rouges de l'Armée de Wellington. Pour transporter ces costumes, il a fallu 8 wagons, 250 chevaux de la Garde Républicaine, 48 canons de l'époque, 5 tonnes d'explosifs ont été amenés à pied d'oeuvre par 3 trains spéciaux. Chaque jour, des camions apportaient sur le plateau 10 tonnes de ravitaillement qui était préparé par 8 cuisines roulantes de l'Armée.

Il a fallu trois jours pour filmer la scène la plus grandiose du film : la bataille d'Austerlitz. Tous les épisodes ont été minutieusement reconstitués. Dès 6 heures du matin, heure à laquelle commença effectivement la bataille, le 2 décembre 1805, les troupes avaient pris leur position de combat... et le soleil était au rendez-vous.

Waterloo, la suprême défaite de l'Empereur, a été également la dernière scène de bataille prise sur le plateau de Caussol. Pour tourner en dix minutes la séquence du dernier carré, techniciens et figurants ont travaillé une journée entière. Un bataillon de parachutistes récemment rentrés d'Indochine représentait les Anglais. La Garde Républicaine incarnait la cavalerie prussienne. Les troupes coloniales formaient le dernier carré.

Daniel Gélin incarne Bonaparte jeune et Raymond Pellegrin, Napoléon. Comme dans *Si Versailles m'était conté*... une importante distribution fera revivre des figures historiques dont la légende s'est emparée depuis longtemps.

Sacha Guitry interprète lui-même Talleyrand, personnage qu'il incarna déjà dans *Le Diable Boiteux*. Parmi les autres interprètes, citons Françoise Arnoul, Corinne Calvet, Danielle Darrieux, Michèle Morgan, Micheline Presle, Simone Renant, Dany Robin, Pierre Brasseur, Jacques Dumesnil, Jean Gabin, Robert Lamoureux, Luis Mariano, Serge Reggiani, Henri Vidal.

BONAPARTE jeune (DANIEL GELIN) et son premier amour, Désirée Clary (DANY ROBIN).

Le plus récent rôle de :

Raymond Pellegrin

Depuis ses débuts en 1945, Raymond Pellegrin a tourné vingt-deux rôles — dont cinq cette année. Au théâtre, par quoi il commença, il a joué quelque cinquante pièces. Beau bilan pour un comédien qui n'a pas atteint la trentaine et qui lui vaut de tenir aujourd'hui l'une des « places d'avenir » du cinéma français.

Né à Nice, le 1er janvier 1925. Renonce à préparer le concours d'entrée à l'Ecole Navale de Nice et exerce divers métiers (mécanicien, marchand de glace, serveur de restaurant), tout en suivant les cours dramatiques d'Yvan Noé (1941). Engagé au « Palais de la Méditerranée » joue une quarantaine de pièces avant de reprendre à Paris en 1945 *Topaze* de Marcel Pagnol.

Marié à l'actrice Dora Doll, dont il a une fille, Danielle, trois ans, la grande passion de Raymond Pellegrin, en dehors de sa famille et de son métier, est la musique (il joue. d'oreille, un peu de piano), toute la musique, de Bach à la dernière samba. Pas sportif, adore flâner, perdre son temps quand il le peut, ce qui ne l'empêche pas de travailler beaucoup.

Il joua longtemps dans sa ville natale avant de « monter » à Paris. Il fut un peu formé lui aussi à l'Ecole de Pagnol (on se souvient qu'il incarna l'instituteur de *Manon des Sources)* mais il ne se borna pas à un genre.

— Ce qui me plaît, c'est que les cinq films tournés depuis un an m'ont permis de jouer des choses très différentes.

Raymond Pellegrin est aux mains de la maquilleuse dans sa loge des studios de Courbevoie où il tourne *Les Impures*, le premier film réalisé par Pierre Chevalier.

— Mon personnage, c'est ici un mauvais garçon, mais au fond, sympathique, un héros malheureux, un pauvre type, qui s'amende par l'amour et finit tragiquement.

Avec Blisthène, j'ai tourné *Le Feu dans la peau* où j'incarne un paysan, une espèce de brute sentimentale, un personnage un peu simple, un peu « demeuré ».

J'étais en Italie pour *La Romaine* de Moravia (film dans lequel je joue le chef de police fasciste) quand je reçus un coup de téléphone de Sacha Guitry, me proposant de jouer *Napoléon*. L'offre était tentante, mais je n'étais pas libre aux dates voulues. Sacha Guitry insista et les producteurs eurent la gentillesse de s'arranger, si bien que je tourne simultanément *Les Impures* et *Napoléon*... Après trois jours d'extérieurs sur la Côte, pour le débarquement de l'Ile d'Elbe, je suis revenu à Paris pour terminer le film de Chevalier...

J'avoue que je n'avais guère pensé incarner un jour Napoléon. Cela fait partie des rêves auxquels on ne s'attache guère, les jugeant irréalisables. Ma joie n'en est que plus grande de le faire aujourd'hui, et surtout avec Sacha Guitry dont la confiance, l'intelligence, la courtoisie aplanissent toutes les difficultés que présente un rôle aussi lourd.

Bien sûr, j'ai relu quelques livres. Octave Aubry surtout. Mais au terme de mes lectures, plutôt que d'essayer de

[*Lire la suite page 33*]

Ci-contre, de haut en bas : RAYMOND PELLEGRIN, acteur de la scène et de l'écran. — Le même, en Bonaparte, photographié avec SACHA GUITRY, entre deux prises de vues.

RADIO et TÉLÉVISION

A propos du "Survenant"

LE SURVENANT, l'un des romans les mieux connus et les plus attachants de notre littérature, a été adapté pour la radio et pour la télévision par son auteur, Mme Germaine Guèvremont. Nul n'était mieux qualifié pour accomplir ce délicat travail. La langue dont elle se sert dans le *Survenant* — et dans *Marie-Didace* qui lui fait suite — est authentique. Nous voulons dire par là que c'est bien celle parlée par nos habitants. Elle est simple, directe, parfois imagée, et n'est pas entachée d'anglicismes.

En adaptant le *Survenant*, la romancière a compris que toute la partie descriptive de son oeuvre devait être transposée. Si les auditeurs familiers avec le décor du Chenal du Moine peuvent le regretter, les amateurs de psychologie et de petite histoire y trouveront leur compte puisque c'est tout le panorama d'une époque — et non plus seulement d'une région — que Mme Guévremont s'efforce maintenant de nous présenter dans cette étude de moeurs et de caractères. Tels personnages qui n'avaient qu'un rôle de second plan dans le roman, ou même ne faisaient qu'y passer, prennent maintenant une importance nouvelle. Nous les reconnaissons, bien sûr, mais nous apprenons aussi à les connaître davantage. Tous d'ailleurs, importants ou secondaires, bavardent avec une fort agréable aisance.

Jean Coutu incarne le personnage du *Survenant*, être mystérieux et romantique qui fait battre plus vite les faibles coeurs féminins, et sait quand même se gagner l'estime des hommes du village. Didace Beauchemin, c'est le populaire Ovila Légaré, l'inoubliable *Curé de Village* de M. Robert Choquette. La distribution radiophonique et télévisée du *Survenant* est la suivante : Amable Beauchemin (Bernard Hogue) ; Phonsine Beauchemin (Suzanne Langlois) ; Angélina Desmarais (Béatrice Picard) ; Pierre-Côme Provençal (Georges Toupin) ; Beau Blanc (Jean Duceppe, et à la télévision : Marc Favreau) ; Odilon Provençal (Jean Lajeunesse, à la télévision : Yves Letourneau) ; Joinville Provençal (Jean Mathieu, à la télévision : Jean-Claude Robillard) ; Bedette Salvail (Marjolaine Hébert) ; Jacob Salvail (Georges Bouvier) ; Maria Salvail (Yvette Lorrain, à la télévision : Lucille Cousineau) ; Acayenne (Denise Pelletier, à la télévision : Germaine Giroux) ; Rose de Lima Bibeau (Reine France, à la télévision : Monique Lepage) ; Dr Desgroseilliers (François Lavigne) ; Paquet Paulhus (Henri Poitras, à la télévision : Armand Leguet) ; Curé (J.-Léo Gagnon) ; Oncle Zéphyr (Ernest Guimond) ; Marie-Ange Beauchemin (Madeleine Touchette) ; Marie-Amanda (Madeleine Sicotte).

Rappelons en terminant que le Samedi publie chaque semaine des épisodes dialogués et inédits du *Survenant*, écrits spécialement pour ce magazine, par Mme Guévremont.

Voici dans le *Grenier aux Images*, Picoulette et Frisson entre PAULE BAYARD et ANDRE CAILLOUX. A droite, c'est LOUIS BEDARD, le réalisateur de cette populaire émission.

Un théâtre de marionnettes à la TV

Le théâtre de Marionnettes a une très longue histoire et son succès à travers les siècles a toujours été étonnant. La télévision donne aujourd'hui à ces poupées, souvent plus attachantes que des personnages réels, un immense public. Les tout jeunes enfants en particulier ne s'en lassent jamais et leur pardonnent volontiers leur démarche fantaisiste.

A Radio-Canada, dès les débuts de la télévision, le programme *Pépinot* a connu un tel succès qu'on a fini par le diffuser à la fois en anglais et en français. Un autre spectacle pour enfants, *Le Grenier aux Images* réunit des personnages réels et des marionnettes dans un décor tout à fait réaliste. Ce mélange assez inusité est l'une des belles trouvailles de la télévision. Le sympathique grand-père Cailloux doit maintenant partager la vedette avec Picoulette et Frisson, d'espiègles petites poupées qui ont toujours un bon mot à dire.

Mais revenons à *Pépinot*. Peu d'émissions ont subi au cours de leur carrière autant de transformations psychologiques et techniques que *Pépinot*. On conçoit aisément qu'une émission qui existe pour ainsi dire depuis aussi longtemps que la télévision elle-même, au Canada s'entend, puisse au cours des années prendre de l'ampleur, se perfectionner ! Et c'est toute l'histoire de *Pépinot*.

Ce charmant petit personnage et sa compagne Capucine, ont été créés par Jean-Paul Ladouceur, alors réalisateur et aujourd'hui directeur adjoint des programmes à la télévision de langue française.

L'émission présentait à cette époque les mêmes principaux personnages qu'aujourd'hui le dimanche à 5 h. 30. Mais d'autres personnages sont venus depuis qui ne se rattachent pas aussi intimement au thème initial de l'émission mais dont le rôle dans l'action est tout aussi important que les premiers. Ce sont : l'Ours et Panpan, tous deux interprétés par Jean Boisjoli ; Blanc, interprété par Robert Rivard ; et Potiron, par Paule Bayard. Pépinot est interprété par Charlotte Boisjoli, et Capucine, par Marie-Ève Liénard.

En janvier dernier, vu sa popularité grandissante auprès des téléspectateurs de langue anglaise (l'émission était télédiffusée à CBMT), *Pépinot et Capucine* devint bilingue, en français à CBFT, et en anglais à l'écran des autres postes.

C'est Fernand Doré qui fut alors chargé de réorganiser cette demi-heure hebdomadaire de manière à la rendre accessible à tout l'auditoire canadien, de Halifax à Vancouver. On commença par supprimer le vocable « Capucine », le titre de « Pépinot » se trouvant par lui-même fort acceptable sans traduction, dans les deux langues. Vint la traduction anglaise des textes de Réginald Boisvert et des noms donnés aux marionnettes. Panpan devint Pow-pow, Blanc, Mr. White, l'Ours, Mr. Bruin, etc.

Existe-t-il aujourd'hui une différence psychologique entre *Pépinot* français et *Pépinot* anglais ? On avait songé à une manière d'adaptation, mais cette idée a été rejetée et avec raison. *Pépinot* demeure une émission de caractère typiquement canadien-français.

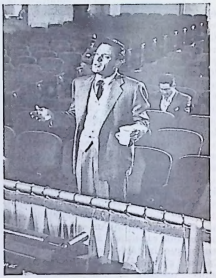
Georges Delanoë est depuis septembre dernier le réalisateur attitré de *Pépinot*.

Sur le plan technique, il y aurait trop à dire. Contentons-nous de signaler que la technique de réalisation de *Pépinot* est sensiblement la même que celle du cinéma. L'expérience cinématographique de Georges Delanoë est en ce point indispensable car, contrairement à une émission de télévision réalisée en studio avec usage des caméras de télévision, le réalisateur ne voit pas, alors qu'il la compose, l'image qui se fixe sur la pellicule. On fait donc appel à ce bon flair de cinéaste qui doit « voir » mentalement le résultat de sa mise en scène.

Toutes les réalisations d'émissions à la télévision ont cependant quelque chose en commun : le facteur temps et *Pépinot* n'échappe pas à la règle. On tourne d'abord toutes les scènes dont l'action se déroule dans un même décor et ensuite, on découpe. Une fois la pellicule montée, on procède à la post-synchronisation de la trame sonore. Et le tour est joué (mais quels magiciens !).

L'équipe qui assure le succès de *Pépinot* : de gauche à droite, GEORGES DELANOE, réalisateur ; EDMUNDO CHIODINI, dessinateur ; FERNAND DORE, coordonnateur des programmes d'enfants à CBFT.

THE COUNTRY GIRL



De gauche à droite, les trois vedettes du film *The Country Girl* : BING CROSBY, GRACE KELLY et WILLIAM HOLDEN.

Bernie Dodd (William Holden) est un jeune dramaturge du Broadway à la recherche d'un acteur, qui soit aussi un chanteur, pour interpréter sa plus récente comédie musicale : *The Land Around Us*. Son choix se porte sur Frank Elgin (Bing Crosby), un chanteur qui n'est plus tout jeune et qui est peu à peu tombé dans l'oubli, après avoir eu une brillante carrière.

Phil Cook (Anthony Ross), le directeur du théâtre où la pièce doit être représentée, fait de son mieux pour dissuader Bernie de son projet. A son avis, Frank Elgin est un homme fini depuis qu'il s'est mis à boire et il est impossible de compter sur lui.

Bernie décide quand même de lui donner une chance. Il a avec lui une entrevue au cours de laquelle Elgin cherche à gagner sa sympathie et son appui en lui faisant le récit de ses malheurs. Il explique qu'il a commencé à boire à la suite de la mort accidentelle de son petit garçon de huit ans, victime d'un accident de la route. Sa femme, Georgie (Grace Kelly) est depuis ce malheur mentalement déséquilibrée : elle cherche à noyer son chagrin dans l'alcool et elle a même tenté, à plus d'une reprise, de se suicider. En mari dévoué, Frank la suit pas à pas, et il est essentiel qu'elle accompagne la troupe à Boston.

Cependant, ce voyage n'est pas un succès, et Bernie est agacé par la présence constante de Georgie. Un jour, il se décide, et lui demande de retourner à New-York afin de laisser son mari travailler en paix. Elle accepte, non sans avoir avec le directeur une explication orageuse. Les conséquences de son départ ne se font pas attendre, et c'est au poste de police que le dramaturge doit aller relancer l'étoile de sa troupe.

Cet incident désagréable, aussi bien que certains arguments dont Georgie s'est servie en protestant contre la façon dont il la traitait, lui donnent à réfléchir. Il comprend enfin que le malheureux Frank a abdiqué sa volonté et qu'il cherche à s'excuser, à ses propres yeux et à ceux des autres, en faisant porter à sa femme la responsabilité de sa déplorable faiblesse personnelle.

Mais Bernie a aussi entrevu une autre vérité : c'est qu'il est devenu amoureux de Georgie. Celle-ci, fidèle malgré tout, repousse assez rudement ses avances. Elle en sera récompensée puisque son mari connaîtra de nouveau le succès, après s'être tardivement ressaisi. Espérons que leur bonheur ne connaîtra plus d'éclipse, car Georgie a sûrement mérité d'être heureuse.

→

AUDREY DALTON a été la partenaire d'ALAN LADD dans *Drum Beat*. Depuis, son courrier est, paraît-il, très volumineux.

HOLLYWOOD

par Louise Gilbert-Sauvage

En visite.

Annabella, arrivée récemment de Paris, dit qu'elle a deux raisons pour revenir en Amérique : Tout d'abord, elle ne désire pas perdre son droit de citoyenne américaine, ensuite, elle est à décider si elle doit vendre la magnifique propriété que lui remit à son divorce Tyrone Power, ou en continuer la location qui lui donne un magnifique revenu. Elle dit de l'Américaine : Elle a acquis l'habitude de prendre elle-même les décisions du ménage, et son mari, en général, doit se plier à ce qui est accompli. Il le fait avec bonne grâce dans la plupart des cas. L'Américain est pour plusieurs le mari idéal. Mais il n'est pas aisé en Amérique comme ailleurs, d'allier deux carrières avec succès.

•

Alan Ladd.

Le populaire Alan Ladd fut très aimé des Apaches indiens, au cours du tournage de *Drum Beat*. Un jour que ces Indiens faisaient la queue pour le saluer après une prise de scène, Ladd sortit un paquet de cigarettes et en offrit aux premiers de la longue file. Mais un de ceux qui n'avaient pas été servis s'approcha et consola ainsi Ladd qui s'excusait de ne pouvoir en offrir à tous : « Vous en faites pas, le tabac, ça nous connaît. Si nous ne l'avions pas découvert les tout premiers, vous n'en fumeriez peut-être pas aujourd'hui... »

•

Nouvelles de partout.

Richard Widmark fait son journal sur photographie, au cours de son séjour en Allemagne où il tourne *A Prize of Gold ;* Mrs. Widmark et leur fillette Ann, en sont les principaux éléments. Kim Novak qui vient de faire une entrée sensationnelle dans le métier cinématographique dans *Pushover* avec Fred MacMurray et *Phffft* avec Judy Holliday, a dû reprendre des leçons de sa langue maternelle afin de figurer dans une émission radiophonique destinée à *Voice of America*, pour la Tchécoslovaquie. Miss Novak est issue de parents tchèques, mais elle est née à Chicago. Tyrone Power et sa femme Linda Christian feront ensemble un film au Brésil et en Angleterre : *The Stalk*, une histoire touchant au communisme. — Bette Davis que la maladie a retenue à sa résidence du Connecticut fera une série de films télévisés en compagnie de son mari, Gary Merrill.

•

"Dragnet".

Le mot suffit pour éveiller l'intérêt de tous les amateurs de films et de récits policiers à la radio et à la télévision. Jack Webb, le héros de l'aventure, vient de terminer, à Warner Brothers, ce programme mis en film avec une authenticité qui ressemble à un chef-d'oeuvre. Il nous dit qu'il s'est mis en frais de se monter une collection de menottes, parmi les plus antiques, pour faire pendant à celle qu'il possède d'armes à feu.

VIC DAMONE et PIER ANGELI s'apprêtent à découper leur imposant gâteau de noce. — FRANK SINATRA, en vedette dans la comédie musicale, *Young at Heart*, avec DORIS DAY comme partenaire.

VU DE PRÈS

(Notre correspondante à Hollywood)

Expérience ...

C'est Gloria de Haven qui le déclare avec assez d'emphase pour vous le faire croire : « ce sont les hommes mariés qui savent le mieux embrasser ». Naturellement, il faut s'empresser d'ajouter qu'il s'agit de scènes cinématographiques ... autrement ... « Le plus longtemps un homme a été marié, le mieux il sait embrasser à l'écran ... il va sans dire surtout s'il est heureux en ménage ». Alors, les célibataires sont des apprentis ; ils peuvent aller étudier leur leçon d'un mari, et mieux encore d'un papa. Les célibataires, eux, sont enclins à bâcler l'affaire, sans y apporter le sentiment nécessaire, l'émotion, si vous voulez, ou du moins ce qui y ressemble et qui fait le véritable bon acteur ». Voilà pour ce sujet brûlant... Mais non, elle ajoute : « Je connais de beaux garçons qui embellissent des pages entières de magazines, et qui pourtant, lorsqu'il s'agit de scènes romantiques à filmer, sont froids comme des morues. Et pour terminer ce madrigal en prose, la coquine Gloria vous assure que les plus tendres (toujours à l'écran, bien entendu), sont les acteurs plus âgés — mariés ou non » ... O Clifton Webb ! ...

•

Mariage reposant.

Après tous les « mariages clandestins » devenus de mode à Hollywood, celui de Pier Angeli avec Vic Damone, dont la jolie et touchante cérémonie eut lieu à l'église catholique St-Timothée, Los Angeles West, fut un événement fort reposant. J'entendis, derrière moi un des invités chuchoter : « c'est le plus beau mariage auquel j'ai jamais assister. C'était cela bien sûr. Celui d'Ann Blyth aussi était « le plus beau ». Plusieurs yeux furent mouillés lorsque Pier se rendit à l'autel de la Ste-Vierge déposer son bouquet, aussi bien qu'au moment où les deux nouveaux époux reçurent la communion. Plusieurs n'y comprenaient pas grand'chose, mais tous les assistants s'apercevaient de l'événement sérieux et imposant dont ils étaient les témoins.

•

Le bel acteur.

C'est en général un être non satisfait de l'épithète. Après Tyrone Power, vedette de *Lloyds of London*, en 1936, et qui mit plusieurs années à surmonter le titre de « glamor boy » que ses « fans » lui avaient décerné, il y eut Robert Taylor dont la beauté distinguée le rendit la « coqueluche » des « teenagers ». Ce n'est que depuis son retour de la guerre qu'il est parvenu à se défaire de ce « beau fardeau ». Van Johnson en fut un autre bien que l'étampe « jeune et timide » lui fut surtout accolée. Lui aussi est devenu pour tous l'acteur à l'apparence virile qu'il souhaitait devenir. C'est Rory Calhoun qui est en ce moment peut-être le plus atteint par ce « beau virus ». Dans tous ses films, nous dit-il, il s'efforce d'amener son rôle vers le point de maturité. « Croyez-moi, un bon acteur ne désire pas être l'objet de la pâmoison des jouvencelles, il ambitionne la compréhension

JOE DIMAGGIO et MARILYN MONROE, en amicale conversation. Est-ce l'annonce d'un rapprochement ? — Notre compatriote, MARK STEVENS, a réalisé sa plus chère ambition : il dirige ses propres films.

dans l'interprétation d'un rôle... et cela, c'est le signe d'un homme qui n'est plus un adolescent, mais un artiste en possession d'une maturité de bon aloi. Et pourtant, Frank Sinatra n'est pas une beauté masculine, et n'avez-vous jamais été témoins des clameurs hystériques des adolescentes, à son apparition sur l'écran, et surtout dans quelque lieu public ? N'y aurait-il pas une magie dans la voix qui excite l'enthousiasme juvénile ?

•

Ami...

Ava Gardner raconte volontiers combien elle reste reconnaissante à Robert Mitchum qui fut le seul à lui adresser un télégramme, lorsqu'elle fut hospitalisée à Madrid, il y a plusieurs mois.

•

Ici et là.

Ann Blyth a signé un long contrat avec M.-G.-M. Dans *The King's Thief*, nous la verrons de nouveau avec Edmund Purdom. Dans son nouveau rôle, tout à fait dramatique, elle revêtira la personnalité d'une patriote irlandaise, Lady Barbara, au temps de Charles II. — Dans *The Cobweb* se trouvent réunies deux vedettes vétérans du cinéma : Lillian Gish et Marjorie Rambeau. L'action est située dans une institution de malades mentaux. Les deux actrices se joignent à Lauren Bacall, Richard Widmark et Charles Boyer. — Après avoir filmé *Boulevard in Paris*, Steve Forrest et Anne Baxter sont de retour de France et d'Espagne. — Immédiatement après le Premier de l'An, Gene Kelly nous apprend qu'il s'embarquera pour la Suisse où il ira faire du ski avec sa femme, Betsy, et sa fille, Kerry. Il vient de terminer, à M.-G.-M., *It's Always Fair Weather*.

JACQUES SERNAS, un acteur français qui a joué dans *Helen of Troy*, tourne en ce moment : *Jump Into Hell*.

Leurs favorites.

Les cinq actrices suivantes furent déclarées favorites des amateurs de cinéma de la Colombie, en Amérique du Sud : Elizabeth Taylor, Ava Gardner, Ann Blyth, Pier Angeli, et Esther Williams.

•

Nouvelles de partout.

Mark Stevens sait sûrement où il va. D'acteur à la radio, au Canada, il vint à Hollywood, où il monta graduellement jusqu'à ce qu'il obtînt ce qu'il désirait le plus, devenir producer de sa propre compagnie. C'est ce qu'il est, avec Philip Krasne et Jack Gross, dans *The Twisted Street* où il est étoile, et directeur-producer. — Ann Sothern aussi a organisé sa compagnie de cinéma. Elle nous assure cependant que le jour où on lui offrira un scénario intéressant de son rôle à la télévision : *Private Secretary*, elle l'acceptera sans hésitation.

•

Noces d'argent.

Charles Boyer nous fait remarquer qu'il en est à sa vingt-cinquième année de cinéma à Hollywood. Au cours de ces années qui ne paraissent pas avoir trop pesé sur la vie de Boyer, il a non seulement contribué à l'avancement du cinéma américain, par une trentaine de rôles presque tous de premier ordre, mais il fut l'ambassadeur de la France, en érigeant à Los Angeles la «French Foundation», bibliothèque documentaire destinée à rapprocher les deux pays par une connaissance plus approfondie de l'histoire française. Il est une des étoiles de *Cobweb*.

•

Jacques Sernas.

Désire-t-il devenir citoyen américain... ? Non... il se pourvoit d'un permis de résidence permanente. Après avoir joué dans *Helen of Troy*, il tourne actuellement, *Jump into Hell*, titre assez vigoureux pour prédire de l'action...

•

Popularité.

Un « poll » de popularité ayant été pris par toute l'Amérique dans toutes les salles de spectacles, a donné le résultat suivant que je viens de recevoir : June Allyson et Gary Cooper sont les étoiles les plus « payantes » de l'année, suivent : Jane Wyman, Marilyn Monroe, Audrey Hepburn, Humphrey Bogart, James Stewart, William Holden, John Wayne, Bing Crosby, Susan Hayward, Ava Gardner.

•

Poussière d'étoiles.

Robert Taylor et Ursula Thiess sont installés dans leur nouvelle résidence. — Esther Williams vient d'être nommée « Mother of the Year » par le centre médical de la cité de l'Espoir de Hollywood. — Dans *It's Always Fair Weather*, Cyd Charisse dansera avec une douzaine de boxeurs de grande réputation. — Helen Traubel est si populaire à Hollywood qu'elle ne cesse de refuser des offres de contrats. — Russ Tamblyn prendra une huitaine de répit, entre deux films, afin de subir l'ablation des amygdales. Son dernier film : *Hit the Deck*.

Ci-dessus, PAUL NEWMAN, un nouveau venu à Hollywood. On le verra dans *The Silver Chalice*. — Ci-dessous, STEVE FORREST, en vedette dans *Boulevard In Paris*, avec ANNE BAXTER comme partenaire.

Ci-dessus, MALA POWERS, une jeune actrice de talent et auteur de livres pour enfants. — Ci-dessous, DONNA REED, l'interprète du rôle émouvant de Marion, la soeur ainée, dans *The Last Time I Saw Paris*.

LE DOUTE AMOUREUX

par

MARIE-REINE AGHION

NOTRE ROMAN D'AMOUR

ALLONS, allons ! En place pour le « vol de l'ange » !... Y êtes-vous, Jacquie ?

— Bien sûr que j'y suis ! Depuis le temps que vous me faites poser au haut de ce perchoir ?... Un peu haut, le plongeoir, sans reproche ! Enfin, je crois que ça ira tout de même.

— Comment, comment ? Mais il faut que ça aille ! beugla Adrien Cochette, le metteur en scène. Grâce à votre forfanterie, chère amie, nous n'avons pas emmené de doublure. Je répète donc : il faut que ça aille !

— Eh bien, cela ira parfaitement, laissa tomber de haut, avec un souverain mépris, la toute gracieuse star de la *Paris-Films*, Jacquie Charvin, à qui ses producteurs et son metteur en scène avaient demandé à Paris, peu de jours avant le départ pour Evian, où devaient être tournés les extérieurs du *Vol de l'Ange* :

— Savez-vous nager, Jacquie ?

— Comme un poisson, avait-elle répondu, en haussant sa belle épaule.

— Et savez-vous plonger aussi ? Et bien plonger ? C'est cela qui importe, surtout, dans ce scénario, où l'héroïne doit pouvoir sauter du tremplin, les bras déployés comme des ailes, puis atteindre la flotte avec la désinvolture d'un poisson volant.

— Je plongerai et nagerai comme un poisson volant.

— Elle doit pouvoir exécuter parfaitement le « vol de l'ange », ce plongeon gracieux où l'on s'élance, les bras étendus, comme si l'on allait s'envoler. Ce sera le grand effet du film. Vous êtes fine, mince, légère, vous avez tout pour tenir physiquement le rôle. Mais aurez-vous assez de cran, moralement parlant ? Etes-vous bonne nageuse ? Bonne plongeuse ? La moindre hésitation vous rendrait ridicule et nous serions frits. J'aime les économies, c'est entendu : on gaspille toujours trop d'argent pour monter un film. Mais de là à le rater pour avoir omis d'engager une doublure, il y a de la marge... Allons, Jacquie, prononcez-vous ?

Jacquie avait parcouru d'un regard glacé les visages méfiants de ses producteurs et de son metteur en scène.

— O gens de peu de foi ! avait-elle dit simplement. Vous ai-je jamais fait perdre de l'argent ? Est-ce que je ne sais pas monter à cheval comme une fille des prairies, ou un cow-boy ? Est-ce que je ne conduis pas ma voiture — et les voitures de toutes marques — comme un coureur classé ? Vous ai-je jamais manqué ? Ai-je jamais eu peur ?

— Jamais ! reconnut le choeur avec un ensemble parfait. C'est vrai. Cependant, plonger est tout autre chose ! Et puis, il y a l'eau froide...

— Vous voulez rire ? L'eau froide, en plein mois d'août ?

— Le Léman est très froid ! C'est un lac.

— Il ne me fait pas peur.

— Eh bien ! c'est entendu. Nous vous verrons à l'oeuvre. Vous avez encore dix jours pour demander l'appui et la doublure de l'une de nos « sportives ».

— Rangez donc vos « sportives » dans le garage des vieilles stars ! Je suis une étoile moderne, moi ! Et je n'ai pas besoin d'être doublée.

Mais maintenant, immobile au haut de la plate-forme du tremplin, Jacquie Charvin essayait vainement de se prouver à elle-même, sans le dire à quiconque, que la hauteur qu'elle devait franchir ne l'impressionnait pas, qu'elle n'éprouvait pas de commencement de vertige et qu'elle n'était pas agacée par le bourdonnement impatient des voix du metteur en scène, du régisseur Visaille, et de « l'homme à la bobine », ainsi qu'on surnommait le « cameraman » Flumet. Sans compter le bruissement de ruche de la foule enthousiaste et ravie, que le flair de Cochette avait recrutée sur les lieux mêmes, pour servir de figuration.

Oui, Jacquie Charvin ne se sentait plus très fière, en cet instant pathétique. Elle savait plonger avec aisance et n'avait pas menti en affirmant son expérience. Mais plonger en Méditerranée, d'une plate-forme moyennement élevée, pour son plaisir et sans témoins, est toute autre chose que de s'élancer dans le vide, les bras déployés, du haut d'un tremplin impressionnant, dominant un lac, pour exécuter parfaitement le « vol de l'ange » !

Et moi, perdue dans la foule, heureuse de tenir ce rôle presque muet qu'on nous imposait, compte tenu de quelques exclamations laudatives qu'un geste d'Adrien Cochette, déclencherait tout à l'heure (des « Oh !... », des « Ah !... », des « Bravo ! bravo ! » destinés à récompenser l'interprète), moi, je contemplais Jacquie Charvin, l'éblouissante vedette de la Paris-Films », avec un sentiment incertain. Sentiment fait d'une amicale compassion et d'une sympathie attendrie. J'aurais voulu pouvoir grimper à mon tour l'escalier blanc du plongeoir, bondir vers Jacquie et lui dire :

— N'ayez donc pas peur ! C'est si facile !... Si vous le désirez vraiment, je puis vous en faire une démonstration. Je suis Savoyarde et il y a des années que ce tremplin m'est familier.

Modestement, je me tus. A quoi bon compliquer le jeu ? A quoi bon me mettre en valeur ? Sans nul doute, la vedette me foudroierait d'un regard de Junon offensée, si seulement je parvenais à sa hauteur. Le metteur en scène me prierait de redescendre rapidement pour ne pas gâcher sa pellicule, et le jeune premier, ce grand garçon aux cheveux et aux yeux lumineux, se gausserait gentiment de ma présomption.

Ce fut surtout cette dernière pensée qui me parut insupportable. Il y avait près d'une demi-heure que je l'étudiais et que je l'admirais, sensible à sa grâce élégante de jeune athlète racé. Il se tenait près de l'homme à la bobine, se contentant de laisser tomber de temps à autre un mot ou un conseil avisé, tandis que son regard soucieux s'élevait vers sa camarade, immobile comme une statuette au sommet du plongeoir.

— Ça va ! lui cria-t-il enfin, ses mains en porte-voix.

— Mieux que jamais ! crâna-t-elle, en redressant son menton de page florentin.

— On va commencer, tu sais, Jacquie ?

— Qu'on commence ! Il y a assez longtemps que je languis.

Alors j'entendis la voix d'Adrien Cochette :

— Répétons, les enfants, répétons ! Economise ta bobine, Flumet. Nous tournerons tout à l'heure.

— C'est bien, patron.

— Un, deux, trois ! Vas-y, Jacquie ! s'écria Cochette, qui tutoyait tous ses interprètes, lorsqu'ils étaient dans le feu de l'action.

Je vis Jacquie Charvin s'élancer, gracieuse, accomplir le saut avec une apparente aisance... Puis, je poussai un cri, un cri strident, car, à mi-chemin, ses bras retombaient déjà le long de son corps, comme ceux d'une marionnette dont on relâche les fils. Il y eut un grand plouf ! Le corps de la jeune femme avait troué lourdement la nappe liquide. Le plongeon était laid et maladroit. Elle avait dû recevoir la gifle de l'eau sur le flanc. Un rude choc !

— Qu'elle remonte ! Mais qu'elle remonte donc ! clamait Cochette, énervé.

— Elle est peut-être évanouie ? suggéra Flumet, en se dressant sur son tabouret, pour dominer la foule, de son regard d'aigle.

Evanouie ? Oui, c'était bien possible. Alors, je n'y tins plus. Repoussant ceux qui m'entouraient, franchissant d'un saut le barrage de cordes qui encerclait les « huiles » de la *Paris-Films*, je m'élançai comme un bolide en direction du lac. Je l'atteignis en même temps qu'un jeune homme dont je ne pris pas le temps d'examiner le visage.

Nous fûmes deux à sauter dans le Léman. Deux à nous diriger aisément, sous l'eau, les yeux ouverts et sans « hurricane ».

Jacquie avait coulé, prise sans doute d'un malaise. Je passai un bras ferme sous ses aisselles, nageant vigoureusement de l'autre, actionnant mes jambes avec ardeur, pour remonter à la surface. Si je savais nager

comme une Tahitienne, par contre je n'avais pas été initiée à la pratique du sauvetage, et je fus toute heureuse de me sentir aidée par l'inconnu, dont je distinguais mal les traits, sous l'eau. Une poussée vigoureuse qu'il donna nous ramena tous trois à la surface où, soutenant avec moi Jacquie, toujours sans connaissance, nous pûmes atteindre le bord de la plage.

— Sauvée ! Elle est sauvée ! clamait-on dans la foule.

— Taisez-vous, tas de braillards ! Vit-elle encore ? questionna Adrien Cochette, en se penchant sur le corps inerte de Jacquie.

Ruisselants d'eau, l'inconnu et moi, nous nous penchâmes ensemble sur la jeune starlette.

— Elle vit. Son coeur bat faiblement, mais il bat, dis-je en me redressant. Elle a dû avoir une syncope. Est-elle cardiaque ?

— Pas que je sache ! gronda le metteur en scène, mécontent de ce « gag » imprévu. Pas que je sache ! En tout cas, rien de tel ne lui est jamais arrivé durant les prises de vue.

— Elle a dû être impressionnée par la hauteur du tremplin qui domine le lac, émit pensivement l'inconnu, en s'adressant à moi.

— Je le crois aussi, lui répondis-je.

Alors, l'espace d'un éclair, nous fîmes connaissance, si l'on peut dire. Nous nous regardâmes avec une intense curiosité, comme deux êtres qui s'ignoraient jusque-là et qu'un hasard — ou la Providence — rapproche pour accomplir une action commune.

— Vous êtes courageuse, mademoiselle, me dit-il enfin. Vous l'auriez sauvée toute seule, sans l'aide de personne.

Je rougis, sous ce regard profond qui pénétrait le mien.

— Vous m'avez aidée à point nommé. Sans vous...

Il se mit à sourire.

— Sans moi, l'effort eût été un peu plus grand, la présence d'esprit plus avisée encore. Mais vous auriez parfaitement accompli cet exploit. C'est à vous qu'en revient la palme. Permettez-moi de vous en féliciter, mademoiselle.

Quelques spectateurs se joignaient à lui pour me témoigner leur sympathie. Cochette se lamentait.

— Eh bien ! nous voilà frais ! L'avais-je prédit, oui ou non ? Sot que j'étais d'écouter cette mauviette !... Si nous avions emmené avec nous l'une de nos doublures sportives, tout ceci ne serai pas arrivé.

— Ne pleure pas, mon vieux ! prononça alors la voix calme du régisseur. Je vais écrire à Paris tout de suite. Ou même téléphoner à l'instant, ce sera plus rapide. Dans deux jours, nous aurons ici l'une de nos jeunes...

— Ta ! ta ! ta ! tu as trouvé ça, toi ? En plein mois d'août ! C'était en juillet qu'il fallait l'engager ! Où sont-elles, maintenant, nos doublures disponibles ? En vacances, bien sûr !

— Tu sais, les vacances, ça coûte cher ! Généralement, une doublure ne mène pas le train d'une vedette de l'écran. C'est souvent à Paris-sur-Seine qu'elles demeurent.

— Peut-être... Il n'empêche que c'est tout de même deux jours de perdus.

J'avais cessé de contempler l'inconnu, qui m'intriguait. Sa politesse, son attitude amicale, prétendant ramener sur moi seule l'éclat de notre double sauvetage, me le rendait sympathique. Qui était-il ? Un estivant ? Un Savoyard, comme moi ? Ce n'était à coup sûr pas un habitant d'Evian, car je ne l'avais jamais rencontré. Il n'est pas aisé d'identifier un homme en slip. Pourtant, ses manières étaient distinguées, son visage me plaisait et sa voix avait une résonance agréable, qui vibrait harmonieusement à mes oreilles.

Je sentais qu'il ne me quittait pas des yeux et cette expression admirative me gênait, quoique discrète. Pour

Une scène de la comédie musicale, *There's No Business Like Show Business*. De gauche à droite : JOHNNIE RAY, MITZI GAYNOR et DONALD O'CONNOR.

y échapper, je me penchai encore une fois sur la star, toujours sans connaissance, et qu'on essayait vainement de ranimer.

— Laissez-moi faire, dis-je alors.

Je pris du sable chaud et je frictionnai ses pieds avec vigueur. Puis, je lui assenai quelques gifles. Elle sursauta, cligna des paupières, gémit doucement, revint à elle.

— Qu'est-ce ?... Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle, d'une voix angoissée.

Elle faillit retomber ensuite sans connaissance, sans même attendre la réponse. Je me tournai alors vers le metteur en scène :

— Il faut la faire transporter jusqu'à son hôtel. Elle doit se coucher, avoir chaud, boire chaud. Tisane, bouillottes et compagnie ! Demain, elle n'y pensera guère.

— Vous avez raison, me dit-il, après m'avoir dévisagée une seconde en silence. Tu entends, Visaille ? C'est toi que cela regarde. C'est toi le « fort » de la troupe.

— Entendu, dit simplement Visaille. Dois-je revenir ? Tourne-t-on le reste de la scène ?

— Tourner avec qui, animal ? Tourner comment, sans Jacquie ? Tu sais bien que cette scène, qui a pour « gag » le « vol de l'ange », est impossible aujourd'hui, sans elle ? Ah ! elle va prendre quelque chose pour son rhume ! Qu'est-ce que je vais lui passer, demain ! Nous faire perdre deux jours de frais astronomiques, par son orgueil !

Visaille se dirigea vers le funiculaire, Jacquie dans ses bras.

Alors, je n'eus pas une seconde d'hésitation :

— Monsieur ? appelai-je doucement, tournée vers Adrien Cochette. Monsieur ?

Il se tourna vers moi.

— Hé ?

— Si vous vouliez... Je pourrais remplacer Jacquie Charvin. Il y a si longtemps que je l'admire à l'écran ! Je connais ses airs, ses gestes, sa mimique. Je puis la doubler parfaitement, pour la scène du tremplin. Laissez-moi vous aider, monsieur ? Je vous assure que je sais sauter de ce perchoir depuis mon enfance.

— Depuis votre enfance ? répéta Cochette, ébranlé. Evidemment... Mais le « vol de l'ange » ?...

— Je connais tous les plongeons, coupai-je vivement. Celui-là comme les autres. Laissez-moi vous aider ?...

Je ne songeais qu'à cela : venir en aide à une troupe d'artistes, que troublait la défaillance de la principale interprète. Sidérés, tous me contemplaient, maintenant, avec une curiosité non dissimulée.

— Elle a la même taille, insinua l'homme à la bobine.

— Le même visage de pékinois souriant, ajouta le jeune premier en me décochant une oeillade conquérante.

— Merci ! fis-je en riant. Alors, qu'en pensez-vous ?

— Ce que j'en pense ?

Adrien Cochette se grattait l'occiput — un geste qui devait lui être familier, sans doute, lorsqu'il réfléchissait. Soudain, il posa ses mains sur mes épaules et il me dit :

— On va essayer. On peut tenter... Tu n'auras pas peur, toi, je le sens ! Mais il faut courir à l'hôtel réclamer le maillot et le bonnet de Jacquie ! Vas-y, Flumet.

— J'y cours moi-même, criai-je en m'élançant, sans perdre une minute.

Je savais que la troupe des cinéastes et des artistes logeait dans une sorte d'auberge rustique, située sur la hauteur qui dominait Evian. Je m'engouffrai dans le funiculaire, juste au moment où il allait démarrer. L'ascension est rapide. Parvenue au terminus, je me rendis à l'hôtel, où l'on m'indiqua la chambre de la jeune vedette.

Elle reprenait ses esprits. Aidée par deux femmes de chambre, la patronne elle-même lui donnait ses soins. Je m'avançai vers le lit, où elle grelottait nerveusement, claquant des dents, tandis qu'on la forçait à boire un thé chaud, additionné de miel.

— Eh bien ? Cela va-t-il ? demandai-je aimablement, en souriant.

— Beaucoup mieux, me répondit-elle, sans avoir la force de répondre à mon sourire. Qui êtes-vous ?

— Votre doublure, dis-je aimablement. Je viens chercher votre maillot et votre bonnet, pour faire le plongeon à votre place.

Alors, elle se débattit, hurlant :

— Mais je n'en veux pas !... Oh ! c'est un peu fort ! Sans me consulter...

J'entendis Flumet dire : « Calmez-vous donc, voyons, Jacquie ? C'est cette jeune fille qui vous a tirée de la flotte ! », et, fonçant sur le maillot et le bonnet, je quittai précipitamment la pièce, suivie de la patronne de l'hôtel. Elle m'emmena dans sa propre chambre où, avec son aide, je quittai mon slip ruisselant et revêtis le maillot et le bonnet, encore humides et froids. J'avais eu très chaud, en courant. Cette impression me fut donc désagréable. Il me semblait revêtir la peau glacée d'un serpent. Mais la patronne jeta sur mes épaules un peignoir en tissu éponge, d'un bleu agressif, et je repris, toujours en courant, le chemin du funiculaire.

Une demi-heure à peine avait suffi pour cette performance. Et maintenant, ayant repris mon souffle et bien écouté les généreuses explications du metteur en scène, je montais lentement les marches de cette suite d'escaliers qui aboutissait à la plate-forme supérieure du tremplin.

Mesdames...

FAITES JUSQU'À $23 PAR SEMAINE

et obtenez vos robes GRATIS !

Oui, vous pouvez gagner cette somme et avoir vos propres robes GRATIS en montrant à vos voisines et amies de Jolies Robes Fashionables très populaires aux U.S. Vous prenez les commandes que vous nous envoyez. Généreuses commissions versées d'avance. Aucune expérience requise. Nous livrons et percevons. Obtenez tous renseignements sur cette offre remarquable et le Portfolio de Patrons en envoyant, sur carte postale, nom, adresse et grandeur de vos robes.

NORTH AMERICAN FASHION FROCKS, LTD.
2163 Parthenais, Dept. S-335
Montréal, P. Q.

POUR GRANDIR

Maigrir, culture physique, beauté, pousser cheveux, renforcir la vue, débarrasser lunettes, timidité, tabac, alcool, rhumatisme, réussir, etc. Envoyer 10c

D. EVANS
Boîte 141, Station G, Montréal.

LIVRE GRATUIT SUR

L'EPILATION

Lisez comment des milliers de femmes et jeunes filles combattent les poils superflus. Mon livre vous explique ma méthode efficace, l'extrétion absolue. Livre expédié sous enveloppe blanche. Confidentiel. Aussi OFFRE D'ESSAI. Aucune obligation. Adressez ANNETTE LANZETTE, Dépt. C-859, P. O. Box 600, Toronto, Ont. Inclure timbre 5c pour réponse.

DETECTIVES Agents secrets. Hommes ambitieux de 18 ans et plus demandés partout au Canada, pour devenir détectives. Ecrivez immédiatement à CANADIAN INVESTIGATORS INSTITUTE, Dépt. 4, C. P. 11, Station Delorimier Montréal, Qué.

Améliorez votre apparence, jouissez vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à votre poitrine cette rondeur et cette fermeté si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.50 la boîte de 40 pilules, 3 boîtes pour $4.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou expédiées franco par la malle, sur réception du prix.

Société des **Produits Persans**
8258 rue DROLET Montréal

Pilules Persanes

Je me sentais sûre de moi-même, et ils le savaient bien, ceux qui, d'en bas, suivaient mes gestes avec une gravité inaccoutumée. Ce n'était encore qu'une répétition. Mieux : une simple démonstration, pour leur prouver mon talent. Aussi, sans même hésiter, criai-je joyeusement, ivre de ma jeunesse et de mon savoir :

— Un ! deux ! trois ! Adieu, la terre !

Et je m'élançai, les bras ouverts comme des ailes, exactement comme si j'allais m'élever dans l'azur.

L'eau du Léman m'accueillit avec bienveillance ; nous étions des amies. Remontée à sa surface, je nageai vers le bord, en un crawl impeccable et, quand je posai le pied sur le sable fin, souriante et un peu émue, malgré tout, devant ces douzaines d'yeux qui me considéraient avec stupéfaction, ce fut pour entendre Adrien Cochette clamer avec vigueur :

— Ça va, ma petite, ça va ! Ça va même très bien !... Ah ! on peut dire que vous tombez à pic pour nous dépanner ! Je vous engage pour doubler Jacquie... Appointements...

— Oh ! fis-je, avec une soudaine confusion, nous en reparlerons plus tard. L'essentiel, pour l'instant, est de tourner la scène. Pas besoin d'une seconde répétition, n'est-ce pas ?

— Inutile. Vous êtes merveilleusement en forme. Eh ! Visaille, Flumet, qu'est-ce que vous dites de ça ? Epatante, la petite, hein ? Un vrai poisson volant ! En place, mes enfants : on tourne ! Toi, Romanche, pense à la scène suivante. Tu la répéteras, tout à l'heure, avec cette jeune fille. Au fait, comment vous appelez-vous ?

— Pascale Charmine.

— Epatant ! Un vrai nom de starlette. Ah ! on peut bien le dire, que vous tombez du ciel !

Je crus alors être le jouet d'une illusion. Il me semblait entendre une voix, dont le timbre était demeuré fidèlement inscrit dans sa mémoire, répéter avec douceur : « Pascale Charmine, Pascale... » Je me retournai brusquement. Mais mon oeil vif croisa seulement ceux de l'inconnu qui m'avait aidé à ramener Jacquie sur la berge. Il soutint mon regard, devina l'interrogation muette et fière que je lui adressais et, s'inclinant légèrement, murmura :

— Sylvain Le Vanil.

— Sylvain Le Vanil ! m'exclamai-je, sidérée. Quelle chance de vous connaître enfin, Sylvain Le Vanil !

— Chut ! fit-il en souriant, un doigt sur ses lèvres. Respectez mon incognito.

— Allons, allons, pressait Cochette, radieux. On va tourner. Redonnez-nous votre plongeon aérien, mon enfant. Vite ! Et soyez à la hauteur !

Je partis d'un fou rire joyeux.

— C'est bien le mot qui convient à la situation ! lui criai-je, en montant les marches.

Je recommençai la scène à trois reprises. Trois fois encore, je m'élançai au-dessus du lac Léman, radieuse, ivre de joie et d'assurance heureuse. Tant de sentiments m'exaltaient : j'aimais le septième art, je venais au secours d'une troupe d'artistes en panne et remplaçais au pied levé la vedette défaillante ; je démontrais la perfection de ma performance ; enfin, j'exécutais le « vol de l'ange » devant le jeune et déjà célèbre reporter du journal *Le Sport* : Sylvain Le Vanil !

II — En marge du film.

QUELLE rencontre !

Traversant la plage pour rejoindre le metteur en scène, je n'avais d'yeux que pour Sylvain, qui venait tout joyeux vers moi.

— Vous méritez un papier dans mon

Dans *The Last Time I Saw Paris*, VAN JOHNSON, ELIZABETH TAYLOR et WALTER PIDGEON vont aux courses de Longchamp.

canard ! me dit-il, en me tendant ses deux mains et en secouant joyeusement les miennes. Vous méritez la vedette, vous l'aurez. Je vous promets une de ces manchettes !...

— Hé là ! hé là ! grogna Cochette, fort peu rassuré. Je me méfie des journalistes. Vous me ferez voir votre article auparavant, mon petit, c'pas ?

— Ah ! mais, permettez, se rebiffa Sylvain. Il s'agit de mademoiselle, qui vient de nous éblouir tous !

— Oui, mais vous parlerez fatalement de cette infortunée Jacquie. Il ne faut pas l'abîmer, hein ? C'est une vedette de la *Paris-Films !*

— Soyez tranquille : je la dorerai sur tranches, votre Jacquie. Il n'en reste pas moins que mademoiselle...

— Oh ! pour ça, un as ! prononça Cochette avec délire. Un trésor. Il faut que je t'embrasse, mon petit ! Tu viens de sauver ma scène du plongeon.

Il prit ma tête entre ses mains et plaqua sur mes joues deux gros baisers humides. Je devais faire une drôle de figure, car je serais le fou rire gagner Sylvain Le Vanil. Sur le point de se tenir les côtes, il disparut entre deux rangées de spectateurs. Là, le tressautement de ses épaules, seul, me révéla son hilarité, car je ne voyais plus son visage.

— Dites donc, Cochette ? Si nous profitions de la présence de mademoiselle pour tourner le reste de la scène ? demanda Romanche.

— Sans Jacquie ?

— Sans Jacquie, puisqu'elle joue les Ophélie. Nous pourrions mettre tout au point pour demain ?

— Entendu, Romanche. Explique donc toi-même, à cette jeune fille, le reste de la scène...

Scénario en main, le jeune premier s'avança vers moi. J'étais un peu ennuyée, car, si j'avais plongé avec joie, à plusieurs reprises, considérant cela comme un sport, je redoutais d'être ridicule pour le reste de la scène. Ma famille était de la région. Moi-même, j'étais bien connue à Evian, où j'assumais souvent les fonctions de secrétaire générale d'un club de jeunes. Il ne me plaisait pas de faire rire à mes dépens.

Pourtant, sympathique et persuasive, la voix du jeune premier s'imposait à moi et triomphait de mes hésitations.

— C'est bien simple. Nous enchaînons au moment où vous sortez de l'eau. Je m'élance vers vous. Un peu comme... comme ce Sylvain Le Vanil l'a fait tout à l'heure. Je vous prends dans mes bras. Vous renversez votre tête sur mon épaule et, après avoir contemplé ardemment votre regard, pendant quelques mètres de pellicule, je vous dérobe un baiser.

— Je serai sûrement très mauvaise, dans cette scène-là, dis-je, gênée. Mieux vaudrait attendre Jacquie, qui doit avoir l'habitude des baisers filmés.

Romanche se mit à rire.

— Est-ce cela qui vous gêne ? Il fallait le dire ! Mais ces baisers-là, mon enfant, sont truqués, voyons ! Truqués... vous entendez ? Tenez, nous allons faire une répétition du baiser, sans jouer la scène. Penchez votre tête, renversez-la sur mon épaule... Là... maintenant, faites semblant de me donner vos lèvres. Ne craignez rien : ce sera un baiser truqué...

Mais, au moment où ses lèvres, au contour ferme et sensuel, s'approchaient lentement des miennes, je me débattis malgré moi dans ses bras et j'inclinai la tête un peu à gauche. Peut-être s'apprêtait-il, honnêtement, à l'un de ces baisers de comédie donnés sur le menton et qui, de loin, font illusion aux spectateurs ? Mon mouvement eut pour résultat d'unir nos bouches. Je frémis sous cette caresse inattendue, tandis que, troublé, lui aussi, il accentuait la ferme pression de ses lèvres.

— Mon amour, murmurait-il. Mon amour...

Alors, je gémis, malgré moi, en le repoussant :

— C'est mal ! Vous m'avez trompée ! Je ne veux pas jouer cette scène. Je ne veux pas...

Comme je me redressais, éperdue, prête à m'enfuir, je rencontrai le regard sévère et triste de Sylvain, dont la tête dépassait maintenant les spectateurs de la première rangée.

Et il y avait un si lourd reproche, une telle désapprobation dans ce regard, que je m'esquivai en criant à Romanche :

— Ne comptez plus sur moi ! C'est fini... fini... Je ne tourne plus.

Tandis qu'il me poursuivait, tentant en vain de me rattraper et suppliant :

— Mais laissez-moi vous dire... Laissez-moi donc vous expliquer !

•

Je rentrai chez mes parents en courant. Notre villa était située à mi-chemin de la colline, de telle sorte qu'il était impossible de s'y rendre par le funiculaire. Ma mère mit sur le compte de l'essoufflement l'émoi qui m'oppressait.

— Le dîner est prêt, me dit-elle. Nous allons nous mettre à table. Fais rapidement un peu de toilette. Tu as l'air de sortir de l'eau ! Tiens, je ne te connais pas ce maillot ! D'où le tiens-tu ?

Je la mis très rapidement au courant de la situation et de la défaillance de Jacquie.

— Je l'ai remplacée au pied levé. C'est un jeu pour moi, tu sais bien, ce vol d'ange ! Il était difficile de me dérober. Tu comprends ?

DÉPRIMÉE... NERVEUSE ! LYMPHATIQUE... DÉLAISSÉE !

LISEZ ALORS CECI . . .

Si vous manquez de vigueur ; si vous êtes fatiguée et irritable ; si vos nerfs et vos muscles ainsi que les tissus de votre corps n'ont pas le soutien qui devrait leur être fourni par le bon fonctionnement du système, vous avez besoin d'un tonique tel que mon SANO "A" qui contient les ingrédients reconnus par leurs valeurs toniques dans de telles conditions.

LES TABLETTES

SANO "A"

Avec l'usage du bienfaisant tonique SANO "A", votre digestion devient plus facile, votre repos est plus réparateur et une meilleure détente s'opère dans vos nerfs et vos muscles. Votre appétit devient meilleur et l'assimilation des aliments se faisant mieux, votre santé et votre vigueur devraient s'améliorer. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de nos tablettes SANO "A".

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE,
Case postale, 1281 (Place d'Armes),
Montréal, P. Q.
Ci-joint 5c pour échantillon des Tablettes SANO "A". Ecrivez lisiblement.
(pour le Canada seulement)

Nom.....

Adresse.....

Ville..... Prov.....

— Oui... Oui... Certainement, dit ma mère, assez perplexe. Mais ce n'est pas une raison pour te mettre dans ces états !

— Le soleil, l'ambiance, que veux-tu ? J'ai été grisée par les applaudissements.

— J'espère que tu ne vas pas te monter la tête pour ce bout de pellicule tourné sur ton plongeon ? Laisse ça aux vedettes de l'écran, ma fille. Tu as autre chose à faire dans l'existence : préparer ton droit, par exemple !

— Oui, oui, mère, je tiens à mon droit !

Le corps nu sous la douche bienfaisante qui me rafraîchissait et m'apaisait un peu, je me voyais déjà plaidant dans un prétoire, pour défendre toutes les filles séduites que leur jeunesse, ou leur inexpérience, avaient jetées dans les bras des séducteurs.

— Rude tâche ! pensais-je, attristée. Comme il est facile de se laisser prendre au piège de l'amour ! C'est pourtant bon, un baiser !

Celui que j'avais reçu me brûlait les lèvres. En vain, l'eau coulait-elle sur mon visage enfiévré ! Il me semblait sentir encore palpiter sur ma bouche celle de Romanche. Baiser savant, dont la volupté, consciente ou non, m'éveillait à l'amour.

Tandis que je revêtais une robe claire, pour le dîner, il me semblait entendre vibrer à mes oreilles la voix insinuante : « Mon amour. Mon amour... » Ces mots, pourquoi les avait-il prononcés ? Spontanément, sous l'impression ressentie, car j'avais deviné son propre trouble ? Ou bien par jeu, par habitude d'homme séduisant, dont les succès ne se comptent plus ?

— Un jeune premier, bien sûr ! pensai-je. Toutes les jeunes folles doivent tourner autour de ce beau miroir aux alouettes.

Je dînai du bout des dents, distraite au point de ne pas répondre aux fréquentes questions de mon père, que j'aimais cependant beaucoup. Je me sentais différente de celle que j'étais le matin même : à la fois heureuse, nouvelle et... déçue.

Oui, déçue, en dépit de l'éveil de mes sens. Déçue, en dépit de l'importance exagérée que j'attribuais à cette caresse conventionnelle et passagère, donnée sans préméditation et que ma propre crainte avait transformée en baiser réel. Ensuite, ah ! dame ! ensuite...

Je ne voulais plus penser à la saveur de ce baiser. Ma révolte même était le meilleur signe que Romanche m'était complètement indifférent. Et si je souffrais de quelque chose, c'était d'éprouver ce trouble pour un inconnu à qui rien ne m'attachait.

Je résolus de sortir, pour marcher un peu et voir clair dans mes idées.

— Je vais faire un tour sur la jetée, dis-je à mes parents. Peut-être y rencontrerai-je quelques amis ?

La jetée était loin d'être déserte. Une foule heureuse se promenait sur les quais, pour y trouver un semblant de fraîcheur. Je m'accoudai sur le parapet, tendis mon visage vers la nuit embaumée qui enténébrait le lac... Alors, l'apaisement se fit enfin. Là, dans ce décor magnifique qui m'était familier, face à la côte suisse, où je voyais étinceler les feux de Lausanne et se détacher la haute silhouette de la cathédrale, illuminée par des projecteurs, je respirai mieux. J'étais redevenue moi-même.

— Que je suis bien, ici ! murmurai-je très bas.

Je vis tressaillir une silhouette accoudée non loin de moi et dont le visage, placé dans l'ombre, m'était pour ainsi dire invisible. Seuls brillaient les yeux, si lumineusement attirants. Ne contenaient-ils pas un appel fervent ? Prudemment, je détournai mon regard, pour le reporter sur la côte suisse.

— Je suis heureux de vous retrouver, dit alors à voix basse l'homme invisible.

Je tressaillis, prête à fuir. Si c'était Romanche ? Oui, que se passerait-il ? M'expliquerait-il, en riant, que j'étais trop émotive et que j'attachais trop d'importance à ce premier baiser ? Avancerait-il les bras, pour me serrer encore contre lui ? Je me souvenais trop de la douceur de son épaule, de la caresse satinée de ses lèvres... Non, non ! Fuir ! Fuir... « En amour », a-t-on dit, « le seul courage, c'est la fuite ! »

Mais je demeurais figée sur place, car il me semblait bien reconnaître Sylvain Le Vanil. Alors, un sentiment de honte, que je ne pus réprimer, me saisit, et je fis quelques pas vers l'extrémité de la jetée.

Un pas ferme s'attacha au mien et un bras fut glissé sous mon bras.

— Laissez-moi ! priai-je, d'un ton craintif. J'ai tant besoin de solitude, ce soir !

— Et moi, je n'ai jamais ressenti le désir de vous parler. Depuis... la seconde scène du film de Cochette, vous vous êtes fort proprement escamotée. Pourquoi ? Le metteur en scène et ses aides étaient furieux, Romanche paraissait presque au désespoir.

— Oh ! au désespoir ! Voulez-vous bien cesser de vous moquer de moi ? suppliai-je d'une voix qui tremblait.

— Je dis bien : au désespoir. Je l'ai entendu dire à Cochette : « Elle est épatante, ta recrue ! Elle est vivante, au moins, elle vibre ! C'est autre chose que cette statuette de terre cuite de Jacquie !... Nous tenions là un effet épatant. Ma parole, mon vieux, je marchais pour de bon, sais-tu ? Je me croyais amoureux... J'aurais joué cette scène, avec elle, autrement mieux qu'avec toutes les vedettes de ta firme ! » « Et tu l'as laissée fuir, idiot ? », s'est emporté Cochette. « Elle m'a glissé entre les mains », s'est excusé Romanche, navré. Cherchons-la. Elle doit sûrement demeurer à Evian ».

Le bras de Sylvain posé sur le mien, sa tête sympathique tournée vers moi, mon regard rivé au sien, si franc, si lumineusement gris à la lueur des lampadaires, je repris conscience de tout cela, brusquement ramenée sur la terre.

— Cher ami, balbutiai-je, êtes-vous bien certain de ce que vous dites ?

Il sourit et serra un peu plus fort l'étreinte de son bras.

— Dois-je répéter ces paroles ? Chère petite fille de mon cœur, êtes-vous assez simplette pour avoir cru un seul instant à la réalité de la scène ?

— Mais ce baiser...

— Quoi ? fit-il, mécontent de l'aveu informulé. Vous avez marché ? Pour de bon ? Voilà bien les jeunes filles ! Un homme passe. Ce n'est qu'un passant, on le sait. Mais il tend le bras. Peu importe le prétexte. On s'y réfugie. On sait que ce n'est pas vrai, que cela ne peut pas être vrai, et pourtant on s'y laisse prendre ! Eternelle comédie ! Vraiment, les hommes sont moins coupables qu'on ne le pense. Ils font leur métier d'homme ! Une femme digne de ce titre a mieux à faire qu'à jouer les victimes énamourées.

Je ne trouvai rien à répondre et nous marchâmes en silence, le long du lac, évitant les promeneurs, qui nous dévisageaient de loin. Soudain, je sentis frémir le bras de mon compagnon, qui me fit faire brusquement demi-tour.

— Entrons dans ce café, me dit-il. Je vais vous lire mon papier sur votre plongeon.

Nous nous assîmes à l'écart des autres consommateurs. Après m'avoir

★★★ ANECDOTES ET PENSEES ★★★

• *Se fier à un perfide c'est lui donner les moyens de nuire.*
SÉNÈQUE.

• *Cicéron dit que philosopher n'est autre chose que de s'apprêter à la mort.*
MONTAIGNE.

• *Je regarde ce que je perds,*
Et ne vois point ce qui [me reste.
MOLIÈRE.
(Psyché)

consultée, Sylvain commanda deux glaces. Il ne se hâtait pas de lire son article, qu'il venait de sortir de sa poche. Il m'étudiait attentivement.

— Ainsi donc, fit-il enfin, voici une vraie jeune fille que bouleverse le premier baiser d'un homme ?... D'un homme qu'elle connaît à peine, dont elle ne sait rien, qu'elle ne reverra probablement jamais de près, à moins d'un hasard !

— Taisez-vous, Sylvain ! suppliai-je d'une voix angoissée. Nous ne sommes pas seuls !

— Mais nous sommes parfaitement isolés, ici, dans ce coin ! Nous pouvons bien parler comme deux vieux amis que nous sommes déjà, n'est-ce pas ?

Il tendait la main. J'y posai tranquillement la mienne, sans la moindre crainte. Alors, il referma la sienne et la pression de ses doigts m'émut.

— Vous êtes bon, lui dis-je en le regardant. Vous semblez pouvoir tout comprendre.

— J'essaie, en tout cas.

— Dites-moi, Sylvain, je... voudrais ne jamais revoir Romanche !

— Pourquoi le reverriez-vous ? me demanda-t-il d'une voix paisible. Lui vous cherche, mais vous le fuyez. Il ignore votre adresse.

— Il peut l'apprendre. Mes parents sont connus à Evian.

Il hocha son menton en silence.

— A quoi pensez-vous donc ? lui demandai-je enfin, un peu agacée.

— A ceci, simplement. C'est que vous n'avez pas assez confiance en vous-même. C'est en vous qu'il faut puiser la force et la volonté. En Dieu, également.

— Vous avez raison, Sylvain. Lisez-moi votre article, maintenant.

Le son de sa voix calme acheva de me rendre le sentiment de l'équilibre. Son article pétillait d'esprit, comme tous ceux qu'il écrivait. Soucieux de ma modestie, il ne m'avait pas accordé d'épithètes sonnantes et s'était contenté de mettre en valeur l'exploit sportif en lui-même. Quant à la jeune vedette de la *Paris-Films*, il l'épargnait généreusement, en ne citant même pas son nom.

Le mien, par contre, brillait généreusement à plusieurs reprises.

— Qu'en pensez-vous ? me dit-il. Vous le voyez, je n'agis pas en traître.

— Votre canard possède en vous une fameuse recrue !

Il rit, régla les consommations et prit mon bras. Nous nous retrouvâmes sur les quais.

Il m'accompagna jusqu'à la porte de la villa, puis me dit, en me serrant la main :

— A demain, puisque nous sommes déjà de très vieux amis.

Mais il omit de préciser le lieu de notre rencontre.

III — Imprévu.

Ce ne fut pas le lendemain, cependant, que je le revis, mais le surlendemain. Je m'étais décidée à ne pas quitter la maison pendant vingt-quatre heures, pour éviter toute rencontre. Le jour suivant, m'étant hasardée dans le jardin, qu'on découvrait facilement de la route, en dépit des plants de chèvrefeuille enrobant ses grilles, j'entendis un faible sifflement d'appel provenant du trottoir.

Mon coeur fit un saut dans ma poitrine, mais je n'y répondis pas. Je voyais se profiler, à travers la verdure, une silhouette masculine qui tentait de se faire reconnaître. Si c'était Romanche ?

Un sifflement plus doux vibra encore à mon oreille, et, cette fois, j'allais me lever pour regagner la maison, lorsque je reconnus la voix de Sylvain :

— C'est moi, Pascale...

— Vous ? Oh ! quelle façon d'agir ! reprochai-je, en écartant le rideau de chèvrefeuille pour l'apercevoir. Ne pouviez-vous donc sonner à la porte comme tout le monde ?

— Vos parents ne me connaissent pas.

— Excellent prétexte pour faire leur connaissance.

— En ce cas, j'entre.

J'ouvris la porte de la grille et l'introduisis dans ce domaine fleuri qu'est un beau jardin, bien entretenu.

— Mince de décor ! fit-il gaiment. Ce cadre vous va bien. Je le menaçai du doigt.

— Je l'aime beaucoup, mais vous n'êtes pas venu jusqu'ici pour me complimenter, je suppose ?

— En effet, j'ai quelque chose de grave à vous dire.

— De si grave, dis-je, impressionnée. Tenez, asseyez-vous ici, dans ce salon de verdure. C'est la retraite de mon père : il y vient tous les matins lire son journal vers onze heures. Attendons-le en bavardant.

Quand nous fûmes assis face à face, sur deux fauteuils de jardin séparés par une table blanche, que surmontait un parasol de toile, je lui demandai :

— Eh bien ! qu'avez-vous donc de si grave à me dire ?

— Il y a du vent dans les voiles, dans la troupe de Cochette.

— En quoi ceci me concerne-t-il ? lançai-je en réprimant les battements de mon coeur.

— Oh ! en rien, évidemment. Sauf...

— Sauf quoi ?

— Sauf que Cochette vous cherche partout. Il aimerait vous voir tourner les extérieurs qu'il projette de filmer ici. Romanche est mécontent de Jacquie...

— Ah ! vraiment ?

— Celle-ci joue les belles languissantes. Elle se remet lentement de sa secousse. Elle prétend s'accorder quelques jours de repos, aux frais de la *Paris-Films*. Cochette, qui connaît son budget, enrage, mais n'obtint rien d'elle. Alors, poussé par Romanche, il s'est imaginé...

— ... Imaginé quoi ? répétai-je, voyant qu'il s'interrompait une fois de plus.

— ... Imaginé que vous accepteriez de les dépanner. Il y a certaines scènes sportives que vous accomplirez très bien, paraît-il. Par exemple, celle où le couple, embarqué sur un « pédalo », flirte sur le lac.

— Je ne me vois pas du tout tournant cette scène-là ! interrompis-je froidement. Surtout qu'il y a encore, sans doute, un baiser à la clé ?

Sylvain prit un air contrit :

— Il paraît que oui.

— Ah çà ! vous êtes bien renseigné, ce me semble ! Quel rôle satanique jouez-vous auprès de moi, ce matin ? Je vous croyais mon ami !

— Je le suis demeuré, ma petite Pascale, me répondit-il avec une gravité qui me surprit beaucoup. Je suis votre ami et je veux vous le prouver. Je suis descendu dans le même hôtel que Cochette et sa troupe. Ma chambre n'est pas très éloignée de celle de Cochette et est toute proche de celle de Jacquie. En fait, seule une cloison nous sépare, elle et moi. Ce matin, peu après 9 heures, il semble qu'il y ait eu conciliabule dans la chambre de la vedette, puisqu'elle joue les allongées. Ils ont parlé bas et je n'ai rien perçu, d'abord. Au bout de quelques minutes, cependant, j'ai entendu les éclats de voix de Cochette. Cet homme a une voix de tonnerre. Le soprano aigrelet de Jacquie surmontait aisément sa basse d'opéra. Soudain, on a frappé violemment à sa porte ; c'était Romanche. Il était très mécontent.

« — Il faut te lever ! criait-il. Tu t'es dorlotée toute la journée d'hier, cela suffit. Nous n'allons pas louper nos scènes parce que madame a ses vapeurs ?

« — Oh ! toi, la paix, Romanche ! criaillait Jacquie. Puisque vous m'avez doublée, sans mon consentement, utilisez donc cette petite pimbêche qui saute si bien dans la flotte ! Elle doit se pavaner comme un paon, aujourd'hui. On ne doit voir qu'elle sur la jetée-promenade ! Retrouvez-la et engagez-la pour les scènes filmées de loin !

« — Tu te trompes, avait répondu Romanche. Je l'ai cherchée, hier, sans la trouver. Et bien cherchée, pourtant. Tu peux m'en croire ! Elle se cache...

« — Romanche a le béguin ! clamait Jacquie, très amusée. Romanche amoureux !

« — Comme si je ne l'avais pas été, déjà ?

« — De moi ? avait blagué Jacquie. Si peu, si mal.

« — D'autres, peut-être ?

« — Guère mieux, sans doute. C'est toi que tu aimes, mon bonhomme, à travers tes flirts, tes amourettes.

« — Allons ! grondait Cochette, de sa voix de cloche sonore, faut pas vous disputer, mes enfants. L'essentiel, en effet, est de retrouver la petite. »

M'ayant répété ce dialogue, Sylvain prit son temps avant de poursuivre :

— Indifférent à leurs discussions, j'allais sortir de ma chambre pour me diriger vers le funiculaire, lorsque j'entendis piailler encore Jacquie.

« — Et le type d'à côté, le journaliste ? Il doit savoir où elle perche, lui !

« — Pourquoi le saurait-il ?

« — Parce que les journalistes savent tout. Obligation professionnelle.

Sylvain s'arrêta encore une seconde, me regarda, puis reprit gaiement :

— Alors, je n'ai pu me tenir de frapper à la cloison et de crier à mon tour :

« — Vous en faites un potin ! Ma parole ! On ne s'entend plus penser. Au lieu de médire des journalistes, vous feriez mieux de donner le bon exemple, Jacquie, et d'être à votre poste. Allons, youp ! sus au Léman !

« J'entendis quelques éclats de rire, puis l'organe acide de Jacquie :

« — Mêlez-vous de ce qui vous regarde, folliculaire à la manque ! J'ai décidé de ne pas me lever, aujourd'hui, et je ne me lèverai pas !

ROBERT WAGNER et DEBRA PAGET sont partenaires dans un nouveau film western : *White Feather*.

« Excédé, j'ouvris ma porte, juste pour apercevoir Romanche qui se dirigeait vers moi.

« — Ne vous fâchez pas, me dit-il. Jacquie a les nerfs à fleur de peau, mais il ne faut pas lui en vouloir : c'est tout de même une bonne gosse ! Il faut que nous recherchions la petite.

« — Ah ! permettez : je ne m'en mêle pas !

« — Je vous croyais un chic type ? me dit-il, peiné par mon attitude.

« — Chic type, peut-être... Et encore, faut pas vous y fier. Mais pour ce qui est de... la petite, comme vous la nommez, c'est autre chose. Sincèrement, je ne crois pas qu'elle ait envie de tourner encore avec vous.

« Je vis alors Romanche réfléchir, puis il me dit :

« — Elle est rudement épatante, hein ? Un vrai tempérament d'artiste ! C'est que j'ai marché, vous savez ? Je me prenais au jeu. Un peu plus, j'étais amoureux. Je vous parie que si je la revois et qu'elle veuille bien tourner avec moi, je serai chipé pour tout de bon ! Ça, c'est une femme !

« Et comme je le regardais, silencieux, il ajouta :

« — Pourquoi ne veut-elle pas tourner avec moi ? Elle a donc peur de moi à ce point ? Soyez chic, mon vieux ! Aidez-moi à la retrouver ! Vous voulez bien, dites, puisque vous n'avez pas le béguin, vous ? »

Sylvain suspendit là son récit. Ses yeux, fixés sur les miens, paraissaient vouloir poursuivre leurs confidences muettes. Que me disaient-ils ainsi ? Et pourquoi aimai-je soudain tellement son regard apaisant, si éloquent ?

— Sylvain, commençai-je, vous vous êtes montré vraiment mon ami, en venant me raconter tout ceci. Laissons tomber la troupe de Cochette, où je n'ai vraiment que faire. Qu'il se débrouille ! Qu'il téléphone à Paris ! Qu'il engage la première passante venue pour doubler Jacquie. Pour moi, maintenant, le cinéma se résoudra à des séances de projection, où je serai uniquement spectatrice !

Sylvain posa sa main sur la mienne :

— Bravo, Pascale ! Vous me rassurez. Tant de jeunes filles auraient été grisées par cettte offre !

— Quelle offre ? questionna auprès de nous la voix de mon père, surgissant à l'improviste.

Nous ne l'avions pas entendu venir. Il parut considérer avec surprise Sylvain, que je me hâtai de lui présenter.

— Enchanté de vous connaître, jeune homme ! Alors, comme ça, vous êtes reporter ?

Je les laissai faire plus ample connaissance et j'allai préparer quelques cocktails de jus de fruits. Quand je revins, portant un plateau, tous deux conversaient agréablement ensemble.

Nous prîmes rendez-vous pour l'après-midi même, Sylvain et moi.

— Venez me chercher à deux heures, lui dis-je. Puisque vous n'êtes pas d'ici, je vous ferai faire une belle promenade dans la montagne, puis nous terminerons la journée par un peu de canotage. Cela vous va-t-il ?

— Si ça me va ! Vous le demandez ?

Devant la porte de la grille, que je maintenais d'une main, lui offrant l'autre, il me regardait encore, comme il m'avait regardée tout à l'heure, intensément, mystérieusement.

— Que lui prend-il ? me demandai-je, étonnée. Quel étrange garçon !

IV — Deux coeurs s'éveillent.

Il devait être quatre heures et demie lorsque nous atteignîmes le port d'Evian.

Le patron détacha une barque, qu'il mit à notre disposition et dans laquelle nous embarquâmes légèrement. La brise nous prit en poupe, dès que nous fûmes à quelques mètres du rivage.

Sylvain ramait et je songeais à lui, tout en regardant au loin. Autour de nous, d'autres barques, vite distancées, berçaient d'autres couples. Pourquoi me sentais-je, avec lui, si confiante, si calme, alors qu'au seul nom de Romanche je me hérissais, maintenant ?

Pas de réponse à cette question. C'était en vain que je m'interrogeais à son sujet.

— Pascale, me dit enfin, j'ai revu Romanche.

— Ah ?...

— Il a pris la route pour Paris, furieux de l'humeur de Jacquie et de votre dérobade.

— Qu'il y reste !

— Cela ne fait pas l'affaire de Cochette, qui glapit sa fureur à tous les échos. Il parle de dédit, bien que Romanche ait promis de revenir la semaine prochaine, pour tourner avec Jacquie. Alors, il m'a fait une proposition.

— Proposition honnête ?

— Vous allez en juger. Cochette prétend que j'ai la même silhouette que Romanche et que je pourrais le remplacer, si je le voulais, pour tourner la scène du pédalo : « Ce serait autant de gagné, m'a-t-il dit. Acceptez donc, mon vieux ! Vous me sauverez et ce sera à charge de revanche. Je vous promets, plus tard, toutes les indiscrétions romancées qu'il vous plaira. Et j'en connais ! » Qu'en dites-vous ?

Je le regardai avec étonnement.

— Je trouve cela surprenant.

— Pourquoi surprenant ?... Me jugez-vous moins bien bâti que Romanche ? Ou moins sympathique, peut-être ? Ou moins...

— Rien de tout cela. Mais, enfin, vous avez déjà une profession. Vous

Vous vous sentirez MIEUX !
Vous paraîtrez MIEUX !

Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses.

Les Pilules
MYRRIAM DUBREUIL
améliorent l'état général, vous aidant ainsi à vous sentir MIEUX et à paraître MIEUX.

Les Pilules Myrriam Dubreuil sont un reconstituant et un excellent tonique qui améliore le sang, stimule l'appétit, soulage l'épuisement nerveux quand celui-ci s'insinue dans l'organisme et, conséquemment, aide à reprendre le poids perdu. Les Pilules Myrriam Dubreuil constituent un produit médicinal qui produit d'heureux résultats. Sa formule pharmaceutique a été établie. Il y a de nombreuses années, après des recherches sérieuses, par des chimistes qualifiés.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous adresserons gratis notre brochure illustrée, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE :
Les jours de bureau sont : Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ ce COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux
Case postale, 1391, Place d'Armes, Montréal, P. Q.
Ci-inclus 5 cents pour échantillon des Pilules Myrriam Dubreuil avec la brochure.
(pour le Canada seulement)

Nom.....
Adresse.....
Ville..... **Prov.**.....

êtes connu, Sylvain. Admettez qu'on vous reconnaisse ?

— On ne me reconnaîtra pas. Il ne le faut pas. N'oubliez pas que je double Romanche et que je dois seulement fournir à la scène du pédalo une silhouette anonyme qui doit être prise pour celle de Romanche !

— Fort bien, dis-je sans emballement. Et qu'en dit Jacquie ?

— Ah ! voilà... C'est que Jacquie est toujours dans son lit, en proie au délire de la paresse. Alors, Cochette a pensé que peut-être... vous...

— Que peut-être je me prêterais à tourner cette scène avec vous ? Quelle illusion ! Quelle folle illusion !

Sylvain crispa ses mains sur les avirons.

— Cela vous déplairait donc tant que cela de monter sur un pédalo avec moi ?

— Il n'y a pas que le pédalo. Il y a aussi le baiser...

— Oui, évidemment. Mais puisqu'il s'agit d'un baiser truqué ?

— Ah ! non, je ne marche plus. Vous êtes, pour moi, un ami. Je veux pouvoir vous regarder en face sans rougir.

— Quelle étrange petite fille vous faites ! me dit-il, à la fois amusé et peut-être plus troublé qu'il ne le savait lui-même. Alors, que dois-je dire à Cochette ?

— Rien... Laissez-moi réfléchir ! En somme, toute cette aventure s'est lancée à ma tête parce que j'ai voulu venir au secours de Jacquie !

— Ah ! dame, dès qu'on joue les Don Quichotte...

Nous ne dîmes plus rien. Sylvain ramait en silence. Je voyais se rapprocher la côte savoyarde, vers laquelle nous revenions. Nous étions devant la plage. J'apercevais les silhouettes de Cochette, de Visaille et de Flumet s'agitant vainement autour de la caméra.

Que me prit-il, alors ? Pourquoi fus-je poussée à dire :

— Eh bien ! c'est entendu.

— Vraiment ? Oh ! allons-y tout de suite. Nous lui faisons gagner un jour, à ce brave homme, en tournant maintenant. Je vous avoue que l'aventure m'amuse !

— Moi aussi, dis-je gaiment.

Je sentais s'évanouir ma phobie. J'avais confiance en Sylvain, qui, lui, riait comme un enfant.

Nous abandonnâmes la barque entre les mains d'un marinier. Puis nous courûmes vers la plage.

— Ohé ! cher ami. Je vous ramène la transfuge.

— Merveilleux ! s'extasiait Cochette. Il s'avançait vers moi, la main tendue. Je me cramponnai au bras de Sylvain, craignant qu'il ne se crût obligé de plaquer sur mes joues l'humide baiser de l'avant-veille.

— Eh bien ! en place, en place ! Visaille, veut-tu t'assurer d'un pédalo ? Je vais expliquer à ces enfants la suite du scénario...

Mais j'avais la tête ailleurs. Où donc ? Fort loin de la mise en scène de Cochette, à coup sûr !

Ce baiser... Ce baiser truqué... J'en aurais ri, connaissant la délicatesse innée de Sylvain ; oui, j'en aurais ri, si... Si soudain je ne sentais mon coeur s'éveiller à un sentiment nouveau, qui pouvait bien porter le nom d'amour !

Etait-ce cela que me faisait frémir ainsi, à l'idée que dans quelques minutes il me prendrait dans ses bras et que son visage s'approcherait du mien ? Quelle mine prendrais-je, alors ? Si, mue par un réflexe instinctif de prudence, j'allais le repousser ? Si, par contre, profondément troublée, j'allais lui tendre mes lèvres, en un geste d'offrande ? Et ensuite ?... Quel serait le goût de ce baiser ? Qu'en résulterait-il ? Un homme sensé n'engage pas sa vie à la légère pour une scène de cinéma !

Mes pensées étaient loin d'être roses. Le temps s'écoulait. Visaille ne revenait toujours pas.

— Je vais m'arracher mes derniers cheveux, si cela continue ! gémissait Cochette. Que fait donc Visaille ?

Nous le vîmes enfin accourir, essoufflé et penaud.

— Pas un seul pédalo de disponible, patron ! Ils sont tous sur le lac. L'homme qui les loue fait en vain des signaux autoritaires aux occupants des pédalos les plus proches ! Ils font mine de ne rien entendre et de ne rien voir. Ce sera loupé pour ce soir, si vous voulez bien mon avis.

— Loupé ? Tu en as de bonnes ! Un jour, c'est un jour. Une heure, c'est une heure. Et le temps qui tourne comme une mayonnaise mal faite ! Tiens ! regarde, plutôt.

C'était exact. Du côté où l'on devinait Saint-Gingolph, bien caché par une avancée de la côte, une main invisible semblait promener un gigantesque fusain sur le ciel, si pur jusque-là.

— Cette grisaille ne me dit rien qui vaille, grommelait le metteur en scène en hochant la tête. Enfin ! rien d'autre à faire qu'à attendre demain. As-tu retenu ferme un pédalo pour le début de la matinée, au moins ?

— Cela va sans dire, assura Visaille, congestionné par sa course.

Il se laissa glisser à terre, s'étendit à nos pieds, souffla comme un phoque.

— Fichu métier, on peut bien le dire ! grogna-t-il.

— Parce que nous avons eu affaire à deux piqués ! rétorqua vivement Cochette, ulcéré dans son amour-propre de chef de troupe.

Soulagée, je pris le chemin de la villa de mes parents. Silencieux, Sylvain m'accompagnait.

— Souhaitons qu'il fasse beau demain ! énonça-t-il tout à coup, en levant un regard vers le ciel.

Je n'osai lui dire que je formulais exactement le voeu contraire !

V — Une conclusion inattendue.

Le ciel m'entendit-il ? Ce fut presque avec bonheur que je m'éveillai, durant la nuit, aux sons d'un jazz céleste qui n'épargnait ni ses coups de cymbales, ni le timbre de cristal de ses trombes d'eau s'abattant sur toutes les vitres de la maison.

Alors, ce fut avec une douce sérénité que je glissai dans un sommeil heureux.

Quand je m'éveillai, le lendemain matin, le ciel était encore brumeux. La tornade de la nuit avait fait place à une fine pluie glacée de montagne. Je frissonnais en mettant le pied sur mon balcon. Adieu, la scène du pédalo ! Je devinais le désespoir de Cochette... Mais peu importait ! Romanche serait bientôt de retour et Jacquie tout à fait remise. Restait Sylvain...

Quand le reverrai-je ? Un journaliste est un homme professionnellement fugace ! Ce temps l'inciterait-il à demeurer encore à Evian ? Et j'avais beau me répéter : « Après tout, tant mieux ! oui, tant mieux ! », mon coeur, tristement, fredonnant en écho : « Tant pis ! »

Je crus inutile d'aller au rendez-vous convenu sur la plage. La scène estivale était « loupée », pour employer l'expression de Visaille. Je ne me voyais pas grelottant en robe d'organza, les pieds nus dans des sandalettes de raphia, mes cheveux nus sous la pluie... Avec bonheur, je fis de la culture physique, puis je me vêtis d'une jupe et d'un pull de laine, et, passant mon imperméable, je décidai d'aller tout de même aux nouvelles, afin de n'être pas taxée de « lâcheuse ».

Ce fut Sylvain que j'aperçus le premier. Lui aussi était bien chaussé et portait une gabardine, mais sans capuchon. Ses cheveux ruisselaient d'eau.

— Ho ! lui dis-je, attendrie par ce spectacle, on dirait que vous venez de fournir une longue course sous la pluie. Que vous arrive-t-il ? Vous ne venez pas de la plage ?

— Mais si ! Je vous y ai attendue.

Il paraissait mécontent.

— Par ce temps ? fis-je, incrédule.

— Qu'importe le temps ? Un rendez-vous est un rendez-vous ! Vous n'êtes pas sérieuse.

— Ah ! permettez ! Sans jouer les stars qui se dorlotent, à la façon de Jacquie, j'estime tout de même que ce temps ne correspond nullement à la scène que veut tourner Cochette. Aussi ai-je jugé bien inutile de poser sous la pluie, pour des prunes !

— Vous n'auriez pas posé, dit-il, radouci. J'étais en avance au rendez-vous...

— Vraiment, Sylvain ? A cause de moi ?

Il me regardait avec un air de reproche.

— Bien sûr, à cause de vous ! Mais, vous, vous ne vous souciez guère de moi, n'est-ce pas ?

— Plus que vous ne le pensez ! lançai-je avec une involontaire amertume, devant son aveuglement.

— Pascale ! Ceci veut-il dire... »

Dire quoi ? Que fallait-il que je dise encore pour lui plaire ? De fort mauvaise humeur, je hâtai le pas... Depuis longtemps, nous avions dépassé les dernières maisons d'Evian et nous nous trouvions sur la route qui monte en lacets. La campagne sentait bon, sous la pluie. La verdure paraissait neuve. Un immense espoir montait de cette nature, altérée par plusieurs jours de sécheresse, et qui, maintenant, se désaltérait avec joie.

Oui, je hâtais le pas, doublement mécontente des reproches de Sylvain, que j'entraînais distraitement vers la montagne. Je coulai un regard de biais vers lui et vis qu'il m'avait rattrapée en trois enjambées. Alors, le remords me saisit, à la vue de ses cheveux mouillés.

— Nous ferions mieux de rentrer, risquai-je.

— Pourquoi ? Ici, nous sommes bien tranquilles. Par ce temps, la route nous appartient. N'est-ce pas le moment ou jamais, Pascale, de nous confier l'un à l'autre ?

— Vous croyez ?

Il me faisait face, m'immobilisant, me forçant à le contempler.

— Vos cheveux ruissellent...

— Peu importe ! Croyez-vous donc que je sente la pluie ? Mon coeur écoute une tout autre chanson ! Et cette chanson a pour héroïne une jeune Evianaise dont le caractère fier et indépendant a toute ma sympathie. Car vous n'êtes pas une de ces femmes en série que l'on rencontre partout ! Vous êtes une originale...

— On le dit.

— Et vous savez ce que vous voulez.

J'eus un pitoyable sourire, pour avouer :

— Pas toujours.

— Pas toujours, dites-vous ? Me permettez-vous, alors, de vous aider ? J'ai plus d'expérience que vous en ce qui concerne l'amour.

— Comment savez-vous qu'il s'agit d'amour ? dis-je très vite, en tentant de réprimer les battements accélérés de mon coeur.

— Parce que je vous aime, me répondit-il, en m'offrant la merveilleuse sérénité de son regard, que n'altérait ni le temps ni les circonstances. Et un amoureux devine bien des choses ! Même ce qu'un coeur trop jeune et encore inexpérimenté refoule malgré lui ! Vous aimez... Qui ?... Voilà ce que j'ignore. Mais voilà, aussi, ce que je brûle de savoir. Pascale... pouvez-vous me dire son nom ? interrogea-t-il tout bas, en me prenant dans ses bras et en se penchant vers moi.

Pour toute réponse, je me grisais de son regard, de son regard qui me parlait enfin ! De son regard qui m'avouait son amour. Son amour... Comprit-il enfin ce qui se passait en moi ? Je le vis sourire avec une expression de joie indéfinissable. Puis je vis ses lèvres se rapprocher des miennes et je fermai les yeux...

Ce baiser-ci était bien autre chose que la caresse inattendue subie la première fois ! Ce baiser-ci avait un goût de miel ! c'était l'élan de deux êtres qui fusionnent enfin dans une même passion réciproque, de deux êtres que le bonheur pousse l'un vers l'autre, après les avoir laissés se chercher et se défendre contre eux-mêmes. Ce baiser-ci, c'était de toute mon âme que je le recevais et que je le donnais... Et je savais aussi qu'il scellait à jamais une promesse d'avenir.

Apaisés, maintenant, sûrs de nous-mêmes, nous nous regardions en souriant. Je passai un mouchoir fin sur les beaux cheveux de Sylvain, pour les sécher. Mais le soleil perçait enfin les nuages. Le soleil était là, pour fêter notre amour !

— Verrai-je vos parents aujourd'hui ? me demanda-t-il.

— Dès cet après-midi, si vous le désirez. Mes parents seront heureux, mon chéri, de votre demande : ils vous apprécient beaucoup. Mais ne pensez-vous pas qu'auparavant il nous faut faire un acte de... dévouement, dis-je avec un regard taquin, et nous rendre à la plage, où certainement Cochette doit déjà installer ses piquets et sa caméra ? Ayons pitié de lui... Maintenant, je veux bien tourner au naturel la scène du baiser !

Et je lui souriais avec une tendre coquetterie. Mais Sylvain me prit encore dans ses bras. Il me pressa contre son coeur, avec une mâle énergie, avant de me répondre :

— Cette figuration bénévole a pris fin pour nous, heureusement. Cochette, excédé, a repris la route à l'aube, enjoignant à sa troupe de le suivre. C'est sur le lac du Bois de Boulogne qu'il compte tourner la scène du pédalo ! En somme, ce temps de chien nous a rendu un fier service, Pascale ! Il nous a permis de jouer le prologue de notre bonheur...

— Oui, dis-je en fermant les yeux, car je devinais qu'il méditait un second baiser. Nous avons mieux à faire, maintenant, qu'à tourner des scènes d'amour imaginaires ! Le nôtre nous occupera suffisamment toute notre vie.

— Toute notre vie ! répéta tendrement Sylvain en rapprochant son visage.

MARIE-RENE AGHION.

OFFRE SPECIALE

REMPLISSEZ CE BULLETIN D'ABONNEMENT A VOTRE CHOIX

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM

	UN AN Canada	Etats-Unis
☐ LES TROIS MAGAZINES	$5.50	$8.00
☐ LE SAMEDI (hebdomadaire)	3.50	5.00
☐ LA REVUE POPULAIRE (mensuel)	1.50	2.00
☐ LE FILM (mensuel)	1.00	1.00

Veuillez trouver ci-incluse la somme de $..... pour l'abonnement indiqué d'un (X).
IMPORTANT : — Marquez d'une croix ☐ s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité..... Prov.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE — 975-985, rue de Bullion, Montréal 18

LE PERSONNAGE DU PRÊTRE

LES professeurs qui, dans une cinquantaine d'années, traceront pour le bénéfice de leurs élèves un tableau de la littérature d'aujourd'hui, devront attirer leur attention sur un fait d'importance capitale : la place tenue par le prêtre dans le roman et le théâtre de notre époque. Non plus une place de figurant distribuant à droite et à gauche de sages conseils, car il est devenu un personnage de premier plan ayant une vie et des problèmes personnels. Il n'est donc pas étonnant, puisque la plupart des scénarios sont des transpositions de romans ou de pièces de théâtre, que nous retrouvions le personnage du prêtre au cinéma.

Tout le monde a vu les deux films qui mettaient en scène le curé Don Camillo (Fernandel) et le maire communiste Peppone (Gino Cervi), nous nous contenterons donc de les mentionner.

Arrêtons-nous plutôt au drame poignant, *Dieu a besoin des hommes.* C'est au *Recteur de l'île de Sein,* un roman de Henri Queffélec, qu'est emprunté ce film. Les habitants de l'île de Sein sont de pauvres pêcheurs qui, faute de poissons, sont heureux de piller les épaves échouées sur le rivage. Il leur arrive même de provoquer ces naufrages en allumant des feux propres à tromper les pilotes. Leur curé, après de vaines admonestations, les a quittés, et Thomas (Pierre Fresnay), le sacristain, s'efforce de le remplacer. Chaque dimanche, on se réunit à l'église pour prier et chanter ensemble. Bientôt Pâques approche, et les paroissiens, désireux de communier, supplient Thomas de dire la messe et de consacrer les hosties que des femmes ont confectionnées en cachette. Avant qu'il ait formellement consenti, un prêtre, envoyé par l'évêque et encadré de gendarmes, vient s'installer au presbytère. Et Thomas, après avoir assuré à un camarade qui s'est pendu une sépulture maritime, entraîne tout le monde à l'église.

Le *Journal d'un curé de campagne,* film qui a gardé le titre du roman de Georges Bernanos, est aussi une tragédie. C'est la vie d'un jeune curé (Claude Laydu) dans un pauvre village où il se trouve en butte aux intrigues de ses paroissiens. Il s'efforce pourtant de remplir sa mission et à faire le bien, mais il est miné par sa mauvaise santé et meurt au cours d'un voyage à Lille, où il était allé revoir l'un de ses anciens condisciples.

Mon curé chez les riches est, tout au contraire, dans la veine gaie. Le héros de Clément Vantel, l'abbé Pellegrin (Yves Deniaud) rentre après la guerre dans sa paroisse de Sableuse espérant y trouver le repos. Mais il tombe en pleine campagne électorale, et son caractère généreux l'entraîne bientôt dans la lutte qui oppose le nouveau riche Cousinet à ses adversaires, faisant ainsi le jeu du candidat anticlérical. Cela vaudra au curé une ad-

Ci-dessous, de gauche à droite : ANDREE CLEMENT et PIERRE FRESNAY dans une scène du film dramatique : *Dieu a besoin des hommes.* — L'inoubliable Don Camillo créé par FERNANDEL, dans le *Petit Monde de Don Camillo.*

AU CINÉMA

par MARC LEBLANC

monestation bien méritée, de la part de son évêque. Tout s'arrangera, cependant, pour la plus grande joie du public.

Le livre du romancier catholique Graham Greene, la *Puissance et la gloire* a été adapté par le cinéma français sous le titre, *Dieu est mort*, et par le cinéma américain sous celui de *The Fugitive*. C'est l'histoire d'un prêtre (Henry Fonda) qui vit dans un pays d'Amérique latine dont tous les autres religieux ont été chassés. Depuis huit ans il se cache, craignant d'être arrêté par la police et craignant aussi de faire condamner ceux qui lui donneraient asile. Dans ces circonstances anormales, sa vie d'homme est loin d'être édifiante. Cependant, sa foi dans la mission qui lui a été confiée demeure intacte et, finalement, il donnera sa vie parce qu'au lieu de fuir de l'autre côté de la frontière, il est resté auprès de ceux dont Dieu lui avait confié la garde.

Le premier film américain qui présenta des prêtres catholiques à l'écran n'avait pas l'envergure du *Fugitive*, il n'en connut pas moins une très grande popularité. C'était *Going My Way*, qui mettait en présence deux prêtres, l'un de la vieille école (Barrie Fitzgerald), l'autre (Bing Crosby) plus moderne dans ses méthodes d'apostolat.

The Keys of the Kingdom est un film emprunté au beau roman de A. J. Cronin. C'est le tableau de la vie d'un missionnaire (Gregory Peck) en Chine, et des consolations et des déboires qui en sont le tissu quotidien. Une autre histoire de prêtres missionnaires, des Jésuites cette fois, est *The First Legion* avec Charles Boyer dans le rôle principal.

Le film dramatique d'Alfred Hitchcock, intitulé *I confess*, a eu pour nous un intérêt tout particulier puisqu'il a été tourné à Québec. Un jeune prêtre (Montgomery Clift) est accusé d'un meurtre et semble sur le point d'être condamné à mort. Il sait qui est le vrai coupable parce que celui-ci a eu le cynisme de se confesser à lui. L'accusé se taira et gardera jusqu'au bout le secret sacré de la confession. Il sera définitivement sauvé par une intervention qu'il n'avait pas pu prévoir.

C'est un tout autre type d'ecclésiastique que nous présente le *Défroqué*, l'une des meilleures compositions de Pierre Fresnay. Il s'agit du drame de conscience d'un malheureux prêtre qui a perdu la foi, une foi qu'il retrouvera à la suite de la mort tragique d'un ami.

Avec les *Chiffonniers d'Emmaüs*, nous revenons à la tradition de *Monsieur Vincent* puisqu'on nous présente des personnages non plus fictifs mais réels. Nous y verrons l'admirable abbé Pierre — le saint Vincent de Paul de notre époque — sur le chantier où il a entrepris la construction de maisons pour les sans-logis de la Ville Lumière.

Ci-dessous, de gauche à droite : CHARLES BOYER en Jésuite missionnaire, dans le film américain : *The First Legion*. — Une scène du *Journal d'un curé de campagne*, avec CLAUDE LAYDU dans le rôle du prêtre.

Nouvelles et Anecdotes

Un grand acteur.

Lionel fut le premier Barrymore à jouer devant une caméra. En 1909, sous la direction de Griffith, aux côtés d'une actrice alors inconnue, Mary Pickford, il tourna *Le Chapeau de New-York*, dont le scénario avait été écrit par une petite fille de douze ans, Anita Loos, le futur auteur de *Les Hommes préfèrent les blondes*. Le trio était destiné à devenir célèbre.

Photographes.

Lorsqu'il s'est agi de photographier certaines scènes de la vie des animaux sauvages dans la jungle pour le film *Escape to Burma*, les rôles ont été renversés : c'est le tigre qui est sorti de sa cage, sur les ordres de l'entraîneur Mel Koontz, et ce sont les photographes qui se sont mis à l'abri des barreaux de fer pour accomplir leur travail.

Directrices.

Paquita Claude, qui vient de fonder le *Théâtre en rond*, est la 25e femme qui dirige une scène parisienne. Sur 54 théâtres en exploitation, il y a 25 directrices dont 8 sont veuves. Lorsque Claude Dauphin organisa un grand gala au profit de la maison de retraite des comédiens de Pont-aux-Dames, les loges furent toutes vendues aux directrices des théâtres parisiens. « Ces dames, a dit l'organisateur, feront un pont d'or à Pont-aux-Dames ».

Daphne du Maurier.

Lady Browning habite le manoir de *Menabilly* décrit dans son roman *Rebecca*, sous le nom de *Manderley*. C'est dans une cabane isolée de cette propriété qu'elle écrit. Elle travaille huit heures par jour et consacre généralement trois mois à des romans tels que *Rebecca* et *Cousin Rachel* qui remportèrent un si grand succès en librairie et à l'écran. Hollywood a payé trois millions les droits cinématographiques sur *Rebecca*.

Janette Scott.

Elle est comédienne depuis l'âge de deux ans et demi et a connu toute jeune un succès qui rappelle celui de Shirley Temple. A neuf ans, Janette Scott interpréta son premier grand rôle dans *No Place for Jennifer*. Elle vient de signer un contrat avec Mario Zampi qui a fait écrire un rôle spécialement pour elle dans *Premier Amour*. On lui prédit une carrière aussi éblouissante que celle d'Audrey Hepburn.

Enregistrements.

L'Agence Générale d'Enregistrement Louvre qui vend des disques de « bruits à l'usage du cinéma, de la radio et du théâtre », publie un catalogue. On y relève ces enregistrements : Vidage de lavabo, Petits singes jacassant, Plusieurs chameaux, Plusieurs chats miaulant, Chat ronronnant, Ciseaux : coupe de cheveux, etc. Nous sommes en mesure, précise l'agence, de répondre à toute demande de bruitage, si insolite qu'elle puisse être ».

James Mason.

Il aime aujourd'hui Hollywood presque autant que l'argent et déclare franchement : « Je suis devenu acteur parce que c'est pour moi la manière la plus facile et la plus agréable de faire fortune » . . .

Robert Lamoureux a de l'humour.

Au gala du film, l'*Escalier de service*, Robert Lamoureux, montrant un producteur fort riche, fort avare aussi et qui affiche des opinions très rouges, disait :

— Il met ses idées avec son argent : à gauche.

Une anecdote de Claude Dauphin.

De retour de New-York, Claude Dauphin assure avoir lu sur un prospectus publicitaire placé dans les chambres d'un grand hôtel :

« Si vous avez le cafard, lisez la Bible ; si vous êtes encore triste après, téléphonez au portier de l'hôtel qui vous retiendra une place au Broadway Music-Hall ».

Un Académicien est devenu scénariste.

Aux studios d'Epinay, un jeune metteur en scène Jean Mousselle, tourne le premier scénario écrit spécialement pour l'écran par François Mauriac. Le grand romancier a choisi un thème à la fois humain et religieux, autour de l'amour qui lie ses deux personnages, incarnés par deux débutants : François-se Goléa et Jean-François Calvé. Le film s'intitule : le *Pain vivant*. Des scènes ont été tournées en plusieurs points du Vieux-Paris et François Mauriac a pris lui-même la plus vive attention à la réalisation de son sujet.

L'abbé Pierre à l'écran.

Le film, les *Chiffonniers d'Emmaüs*, fera revivre l'admirable vie de l'abbé Pierre, providence des malheureux. Le premier décor est celui de la chambre du Père, fidèlement reconstituée d'après nature, et qui fut le premier quartier-général des *Chiffonniers d'Emmaüs*... C'est André Reybaz qui incarne l'abbé Pierre.

Manque de tact.

Madame Cécile Sorel a assisté à la présentation de la vie filmée de saint Pie X. Elle tient à féliciter l'interprète principal du film. Elle lui dit :

— Ah ! quel merveilleux ecclésiastique vous êtes !...

— Oui, répondit M. Henri Vidon (qui est protestant).

— Et je vous sens attiré par le ciel ! Qu'est-ce que vous faites en ce moment ? Un autre rôle religieux, sans doute ?...

M. Henri Vidon toussa.

— Non, dit-il. Je suis un colonel américain dans la *Fille de Mata-Hari*...

Patinons.

Vous voulez patiner ? Eh bien, suivez les conseils de la patineuse chevronnée qu'est Cécile Aubry. Pour commencer, ne vous précipitez pas chez n'importe quel marchand venu pour commander une paire de patins. Les premières fois, louez-en. Vous verrez après, si vous avez encore envie de pratiquer ce sport. Si vous avez fait de la danse, cela vous paraîtra presque facile. Mais prenez un professeur qui réglera le mouvement de vos pieds et le balancement de votre corps. Au bout de trois ou quatre leçons, partez sans crainte. Mais restez au bord de la piste, et allez doucement. Ne portez pas de petites jupes qui sont ridicules lorsqu'on tombe. Un bon pantalon, un *pull-over* et une solide paire de gants. Vous voilà parée . . .

Le saviez-vous ?

Fernandel a une mémoire prodigieuse. Il a retenu la date de tournage et de présentation de tous les films qu'il a tournés depuis vingt-cinq ans ainsi que le nom de tous ses partenaires.

Un acteur ayant joué un personnage d'ivrogne ou de voleur ne sera jamais plus autorisé à tenir un rôle, même minuscule, dans un film consacré à la gloire de la marine américaine.

Errol Flynn est un botaniste réputé

[*Lire la suite page 33*]

→

RITA GAM, une actrice dont les attitudes, les moindres gestes ont une force magique que n'expriment pas toujours les mots.

UNE JOLIE VOIX

par FRANÇOISE CHRISTOPHE

« Ma voix ? dit Françoise Christophe. Non, ce n'était pas celle-ci. Elle était tout autre. Ou du moins celle que j'ai maintenant *était* aussi ma voix, mais je ne m'en doutais pas. Elle dormait et je l'ai réveillée ».

Une voix n'est pas une chose toute faite. Nous parlons haut ou bas, à tue-tête ou confidentiellement. Et *notre* voix n'est plus *la même* voix. Cela n'est qu'une considération physique sur le voisinage ou l'éloignement de la personne à laquelle nous parlons. Mais il y a plus : quand nous voulons convaincre — disons-le : conquérir — nous adoucissons notre voix. Cela n'est pas seulement vrai en amour : combien d'orateurs entraînent bien davantage par l'ardeur de leurs arguments que par ces arguments eux-mêmes.

Cela est une vérité première en matière de comédie. Un bon acteur peut, comme l'on dit, sauver un texte, même si ce texte est mauvais. Certains acteurs se font même une coquetterie de sauver le texte — si mauvais qu'il soit. De la même façon, un mauvais acteur peut étouffer une réplique importante, causer l'effondrement d'une scène. Il n'est pas question en cela d'un texte classique — vers ou prose — que l'auditeur entend, en quelque sorte, dans sa mémoire en même temps qu'il l'entend jouer ; mais d'un texte nouveau qui n'a pas encore acquis d'existence propre. Si bien que le succès d'une pièce de théâtre ou d'un film tient souvent plus au metteur en scène et à l'interprétation qu'à la pièce ou au scénario.

Cela semble une vérité banale, la transposition dans le domaine de la scène d'un vieux proverbe qui, à première vue, peut paraître sans importance : « C'est le ton qui fait la chanson ».

Il faut pourtant rendre à ce vieux proverbe toute l'attention qu'il mérite. Si les femmes apprenaient à cultiver leur voix (dans le sens qu'il faut) elles cultiveraient en même temps leurs chances de bonheur. Le docteur Wicart, qui est un spécialiste, prétend qu'il a rétabli l'harmonie dans bien des couples prêts à divorcer simplement par l'éducation de la voix.

Essayez vous-même. Voici par exemple votre mari qui rentre tard ; vous lui lancez d'un ton de mégère : « Je t'attends depuis une heure ». Et l'orage est prêt à éclater.

Mais reprenez la même phrase. Comme les comédiens qui savent bien qu'il faut répéter dix fois, vingt fois la même réplique avant d'arriver à une forme parfaite. Donc tentez un : « Je t'attends depuis une heure » sur le mode amoureux. La douceur même de ce reproche vous invitera à compléter : « Comme tu rentres tard, chéri ! »

Au lieu d'en avoir un grief, votre mari vous sera reconnaissant d'être, comme on disait chez Racine « l'objet de tant de soins ».

Si vous n'avez pas un mari à accueillir, vous avez certainement quelqu'un à convaincre, un point de vue à faire partager, en tout cas, et toujours un climat de bonne humeur à faire régner autour de vous.

Mais voici où commence la difficulté : nous ne nous entendons pas plus que nous ne nous voyons. Nous sommes pour nous-mêmes, les inconnues no. I. La glace nous renvoie de notre personne une image fixe qui nous ressemble à peine. Et notre voix, que nous croyons entendre lorsque nous parlons, n'est qu'un écho intérieur de notre voix véritable.

Les comédiens ont la chance, eux, de se voir et de s'entendre. Or la con-

Françoise Christophe démontre, par son exemple, qu'une jolie voix entendue au téléphone dispose favorablement celui qui l'écoute pour la première fois.

naissance de soi-même, a dit un philosophe, est le premier pas essentiel vers la perfection. Sans prétendre que tous les comédiens sont parfaits, nous savons qu'ils ont au moins un moyen de le devenir.

Pour ma part, je conseillerais à toutes celles qui sont destinées à tirer le meilleur parti d'elles-mêmes de faire, une fois au moins, enregistrer leur voix. Quand elles écouteront leur dinque, elles jetteront un cri de surprise : — Il y a une erreur, ce n'est pas moi.

Pas d'erreur : mais cette voix est celle que les autres entendent. Sans indulgence alors elles devront se dire : — C'est une voix perchée qui doit être fatigante !

Ou bien — Le ton est impératif. Un vrai ton de commandement. Et personne n'aime à être commandé.

Il y a aussi les voix tristes, les voix désenchantées qui demandent à être relevées, aérées, pour ainsi dire.

Cherchez bien : vous avez une voix d'or dans votre gosier. Et comme le prince charmant réveillait la princesse endormie...

Il ne tient qu'à vous de terminer ce conte de fées.

NOUVELLES ET ANECDOTES [*Suite de la page 30*]

qui fut longtemps doyen de la faculté des sciences de Belfast, en Irlande.

Pierre Brasseur.

Devant Piere Brasseur, on chantait la louange d'une jeune comédienne dont la bonté ébloui sson entourage. — A votre place, je me méfierais, dit l'interprète de *Kean*, car une femme est toujours bonne aux dépens de quelqu'un.

Mieux vaut prévenir que guérir.

Quand elle est enrhumée, Edwige Feuillère fait des pamplemousses au miel. Pour cela, elle passe dans un presse-fruits un pamplemousse coupé en tranches, mais auquel elle a laissé sa peau et ses pépins. Pour masquer la légère amertume du jus ainsi obtenu, elle y ajoute un peu de miel. Trois verres à bordeaux par jour au début d'une grippe l'arrête.

Sacha Guitry.

Le succès de *Si Versailles m'était conté* a dépassé les prévisions les plus optimistes. Le film devait rester trois semaines en exclusivité à Paris : il a tenu deux mois et attiré six millions de spectateurs. Encouragé par ce résultat inespéré Sacha Guitry se propose de réaliser *Napoléon*. Il a déjà décidé que Lana Marconi serait Marie Walewska et confié le rôle de Joséphine à Michèle Morgan. Il y aura deux Napoléon : Gélin s'effacera au moment du sacre pour laisser la place à Pellegrin sous la couronne de l'empereur, mais il n'y aura qu'un seul Talleyrand : Sacha Guitry.

Repartie de François Périer.

On signalait à François Périer le départ d'un chasseur de lions, pour la Birmanie, où il va passer à la chasse aux éléphants. — « Sa vue a dû baisser », fit François Périer.

On demandait à la grande comédienne, Gabrielle Dorziat, si elle n'écrirait pas un jour ses souvenirs.

— Non, fit-elle. J'ai trop de mémoire.

Souvenirs de voyage.

Marcel Achard évoquait devant un petit groupe d'amis ses souvenirs de Hollywood. — « En Amérique », disait-il, « dès que l'on gagne de quoi se payer une Ford, on achète une Cadillac ». L'auteur de *Jean de la Lune* raconte encore : — « Un médecin disait à l'une des vedettes les plus cotées d'Hollywood qu'elle devait se méfier de la malpropreté des billets de banque : une coupure d'un dollar est pleine de microbes ! — « Quels microbes voulez-vous qu'on ait pour un dollar ? » fit la star dédaigneuse.

Cary Grant n'aime pas les reporters.

Cary Grant était aux prises avec un reporter tenace qui voulait connaître beaucoup trop de détails indiscrets sur sa vie privée et sur sa femme, Betsy Drake.

Excédé, Cary Grant interrompt le journaliste :

— Combien se vend votre magazine ?

— Quinze cents, répond, abasourdi, le reporter.

— Eh bien ! dans ce cas, je vous en ai dit assez sur mon ménage... car je ne crois pas pouvoir accorder à vos lecteurs le droit de pénétrer dans notre chambre à coucher pour quinze cents !

Une histoire que raconte François Périer.

Au cours d'une tournée théâtrale en Amérique du Sud, François Périer découvre dans une rue un curieux magasin où sont exposés en vitrine des instruments de musique... et des armes à feu !

Intrigué, François Périer pénètre dans la boutique et interroge le vendeur :

— Excusez - moi, monsieur, mais pourriez-vous me dire si vous vendez plus de revolvers que de clarinettes ?

— A peu près le même nombre, monsieur. En général, cela se passe de la façon suivante : le client nous achète d'abord la clarinette et huit jours plus tard... son voisin vient acheter le revolver !

Noël en février.

Elizabeth Taylor, absente de chez elle, à l'occasion de la Noël qu'elle a passée en Angleterre où elle tournait dans « Beau Brummel » ne s'attendait pas à trouver, à son retour avec son mari et leur bébé, un arbre de Noël illuminé et chargé de cartes de souhaits et de cadeaux. Sa mère, ne voulant pas briser la tradition de célébrer Noël avec sa fille, lui avait préparé cette bienvenue. « Ce fut une des plus belles surprises de ma vie », nous racontait Elizabeth.

EVA MARIE SAINT

[*Suite de la page 4*]

nante simplicité projette à l'écran une espèce de reflet qui retient l'attention. Voilà, en vérité une rare personnalité appelée, « elon moi, à illustrer les rôles qu'un studio aura la chance de lui faire accepter.

Ce nouvel astre cinématographique mesure cinq pieds cinq pouces et demi et pèse 115 livres. Elle porte ses cheveux blond doré à longueur d'épaule, et ses yeux sont d'un bleu plus profond que l'azur. Ses délassements la portent vers le ski nautique, le tennis, le canotage et la pêche.

RAYMOND PELLEGRIN

[*Suite de la page 7*]

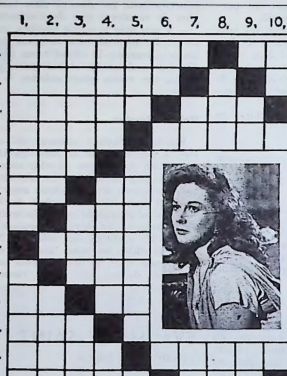
« reproduire » un personnage si extraordinaire, je me suis attaché à son côté humain, celui par lequel il sera le plus sensible aux spectateurs.

C'était un être orgueilleux, généreux, jaloux... C'était surtout un grand homme d'affaires, un étonnant « régisseur »... Mais toutes les explications que je puis vous donner ne sont rien auprès du texte de Guitry qui, lui, dit tout... Je n'ai qu'à me laisser faire...

Raymond Pellegrin poursuit à Paris les scènes d'intérieur de *Napoléon*. Pas question de vacances pour lui, cette année. Il sera aussi l'interprète d'André Cayatte dans un film dont nous aurons bientôt l'occasion de parler...

LES MOTS CROISES DU "FILM"

Problème numéro deux cent cinq



HORIZONTALEMENT

1—Equilibre entre le débit et le crédit. — Action de prohiber.

2—Allée d'arbres qui conduit à une habitation. — Lieu où l'on sèche le chanvre.

3—Partagée par lots. — Parole vide de sens. — Fatiguée et amaigrie.

4—Meubles de repos. — Prénom de notre vedette. — Nom officiel de l'Irlande libre.

5—Mammifère à longues oreilles. — Gros perroquet.

6—Prenom. — Ile de l'Atlantique. — Carte à jouer. — Article contracté.

7—Patrie d'Abraham. — Unité monétaire japonaise.

8—Auteur du ballet *Giselle*. — Mathématicien et architecte anglais qui dirigea la construction de l'église Saint-Paul, de Londres.

9—Ville des Pays-Bas (Gueldre). — Adresse.

10—Lui. — Dans. — Dans la gamme. — Ici.

11—Monceau d'objets mis ensemble les uns sur les autres. — Louanges.

12—Se dit d'un cheval qui jette avec force en l'air les pieds de derrière. — Boîte pour les aumônes. — Crie, en parlant du mouton.

13—Embellis, décorés. — Grain du chapelet. — Amender, engraisser avec du fumier.

14—Propres. — Celle qu'on doit épouser bientôt.

15—Secousses imprimées au sol par des efforts internes. — Ustensiles pour soutenir les rideaux.

VERTICALEMENT

1—Gravier dont on charge les traverses de chemin de fer pour les assujettir. — Fruits d'un jaune pâle et très acides.

2—Sert à la nourriture des chevaux. — Se dit d'une figure couronnée de lauriers.

3—De la Lettonie. — Petit poème lyrique. — Fortement conçu et exprimé.

4—Plante ombellifère odorante. — Attaque brusque, inattendue. — Filet pour prendre les oiseaux.

5—Nuage. — Promesse solennelle. — Fils de Noé.

6—Symbole chimique du *cérium*. — Pronom des deux genres.

7—Douzième lettre de l'alphabet grec. — Nom du soleil, chez les Egyptiens.

8—Louanges. — En forme d'oeuf.

9—A toi. — Négation.

10—Interjection. — Dans la gamme.

11—Sot qui affiche une haute opinion de soi-même. — Nom de notre vedette. — Tonneau.

12—Prophète juif au temps d'Achab. — Local vitré destiné à abriter les végétaux. — Outil de maréchal pour couper la corne.

13—Machine hydraulique. — Sans surcharge. — Nom scientifique des *makis*.

14—Mot espagnol signifiant chaîne de montagnes. — Mouvement désordonné de l'âme offensée.

15—Petites erses. — Peines, calamités.

G	A	E	G	O	R	Y		V	A	N	T	A	R	D
A	U	C	U	N	E		P		S	O	U	D	E	R
M	I	L	E	T		A	R	A		M	E	R	C	I
I	L	O	T		C	R	E	M	E		R	I	E	L
M	E	T		V		SOLUTION				P		A	L	L
E	A		M	E		DE NOTRE				O	E		S	E
J	U	L	A	P		PROBLEME				J	A	I		S
	P	O	R	E		DE MOTS				P	E	C	K	
J		F	I	T		CROISES				O	B	I		C
A	C	E	T			DU MOIS				N	E		R	E
V	A	R		E		DERNIER				S		P	A	N
A	N	A	S		P	O	I	R	E		T	A	C	T
N	A	V	A	L		B	K	U		S	A	L	I	R
E	P	I	N	E	R	E		C	A	N	I	N	E	
S	E	S	S	I	O	N		M	O	N	T	R	E	R

MODE DE PRINTEMPS

ILLUSTRATIONS CI-CONTRE ⟶

No 4995 — Ensemble de trois-pièces pour demoiselle. Tailles : 12 à 20. Métrage requis pour grandeur 16, Blouse : 1⅝ v. en 35", 36" ou 39", 1⅛ v. en 54". Jupe : 2 v. en 35" ou 36", 1¼ v. en 54". Manteau : 3⅜ v. en 35" ou 36", 2⅝ v. en 54". Doublure du manteau : 3 v. en 35", 36" ou 39", 2⅛ v. en 54". Entre-doublure du manteau : 1 v. en 25", 35" ou 36". Prix : 50¢

No 1002 — Costume de trois pièces pour jeune demoiselle et demoiselle. Tailles : 11 à 18. Métrage requis pour grandeur 14, costume : 4½ v. en 35" ou 36", 3⅜ v. en 44" ou 45", 2¾ v. en 54". Blouse : 1½ v. en 35", 36", 44" ou 45", 1 v. en 54". Doublure de la veste : 2⅛ v. en 35" ou 36", 1⅞ v. en 39". Revers de la veste : 1⅛ v. en 25", ⅞ v. en 35" ou 36". Prix 50¢

No 1005 — Costume Boléro de deux pièces et blouse avec col amovible pour demoiselle. Tailles : 12 à 20. Métrage requis pour grandeur 18, Boléro et jupe : 4⅝ v. en 35" ou 36", 4 v. en 44" ou 45", 3¼ v. en 54". Blouse et col amovible : 2½ v. en 35" ou 36", 2¼ v. en 39". Doublure du boléro : 1⅜ v. en 35" ou 36", 1¼ v. en 39". Revers de la jupe : ⅜ v. en 25", 35" ou 36". Revers du boléro : 1 v. en 35" ou 36". Entre-doublure de la ceinture : ⅛ v. en 35" ou 36". Prix 50¢

No 1015 — Costume et blouse pour adolescente. Tailles : 10 à 16. Métrage requis pour grandeur 12, jupe et veste : 4¼ v. en 35" ou 36", 3⅜ v. en 44" ou 45", 2¾ v. en 54". Blouse : 1⅜ v. en 35", 36" ou 39". Doublure de la veste : 1⅝ v. en 35", 36" ou 39". Prix : 35¢

No 1029 — Robe de deux pièces pour demoiselle. Tailles : 12 à 20. Métrage requis pour grandeur 20 : 4⅞ v. en 35" ou 36", 3⅞ v. en 44" ou 45", 3 v. en 54". Doublure de la veste : 1½ v. en 39". Revers : 1⅜ v. en 25". Galon de fantaisie pour le col : 1⅜ v. en ½". Prix : 50¢

4995

1002

1015

1005

1029

CES PATRONS SONT IMPRIMES EN FRANCAIS. Si vous ne pouvez vous procurer ces patrons SIMPLICITY chez le marchand de votre localité, commandez-les avec le montant requis à l'adresse suivante : Patrons du "Film", Dominion Patterns Co., 74 Yorkville Avenue, Toronto 5, Ont. Si vous habitez les Etats-Unis, adressez-vous à Simplicity Patterns, 200 Madison Avenue, New York, N.Y., U.S.A.

Un ensemble parfait

LE SAMEDI

intéressera toute la famille. Vous y trouverez des *portraits de vedettes, de l'actualité mondiale, de la vie, des articles illustrés.* Il vous donnera un point de vue original sur les problèmes de l'heure, vous distraira par *ses nouvelles et ses romans illustrés.*

LA REVUE POPULAIRE

le magazine de la femme chic. Riche en *chroniques de mode,* il vous tiendra au courant des toutes dernières nouveautés de la haute couture et facilitera par *ses nombreux* conseils la tenue de votre maison. Vous vous délecterez de *son roman d'amour complet,* vous aimerez à faire lire ses *articles* autour de vous.

LE FILM

- Vous y lirez des articles sur vos vedettes préférées . . .
- Vous pénétrerez dans les secrets des grands studios . . .
- Vous apprécierez un roman complet.
- Vous y trouverez des mots croisés.

Au service de la famille les magazines canadiens qui enrichissent la conversation

Remplissez votre coupon

0-55-R-76611

M J J ASSELIN
6723 ST DENIS
VILLE

AV56-R-47847